

M. WILSON RÉPOND AUX DISCOURS DE HERTLING ET DE CZERNIN

EXCELSIOR

9^e Année. — N. 2.647. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON.

Mercrèdi
13
FÉVRIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 — 0275 — 1500
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

UN DÉBAT PASSIONNÉ : LA LUTTE D'ARGUMENTS DE M^{GR} BOLO ET DE M. DOYEN



LE LIEUTENANT MORNET SUIT LES DÉBATS

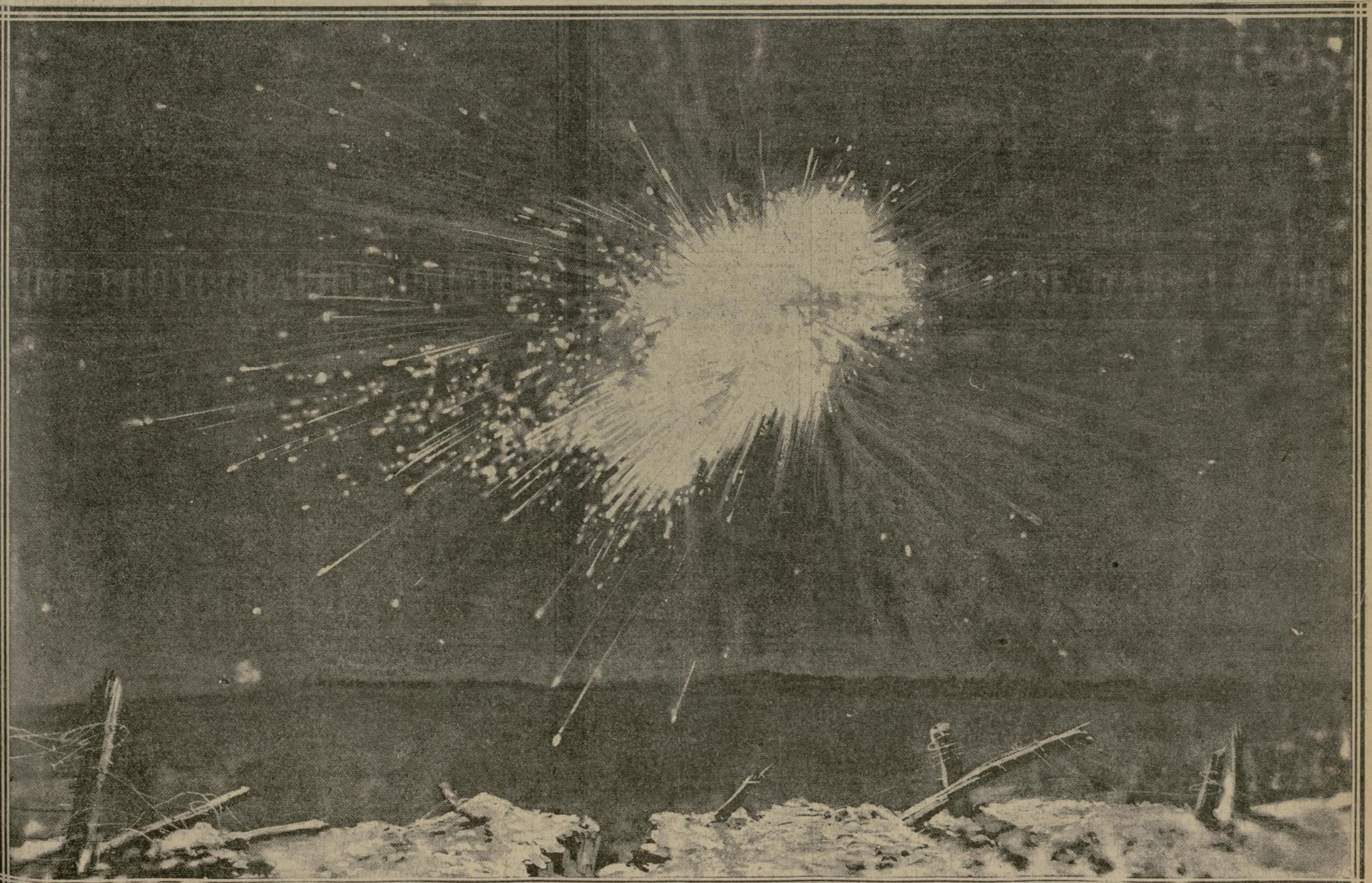


L'EXPERT DOYEN RÉPOND A MONSIGNOR BOLO. CELUI-CI L'ÉCOUTE ATTENTIVEMENT

On espérait, à la huitième audience, en avoir fini avec l'audition des témoins, mais nous avons vu réapparaître M. Doyen, expert, et Monsignor Bolo. En dépit de la violence du débat, nous n'avons rien appris de nouveau. On se crut un instant au Palais-Bour-

bon, avec M. Viollette, ancien ministre, et M. François Deloncle, ancien député. La séance se termina par des louanges en faveur de Porchère. Un instant on pensa que le lieutenant Mornet allait commencer son réquisitoire. Il était tard. Il parlera aujourd'hui.

UNE PHOTOGRAPHIE UNIQUE : ÉCLATEMENT D'UNE BOMBE DANS LA NUIT



LE PROJECTILE QUE L'ON VOIT ÉCLATER ICI, EN PLEINE NUIT, AU-DESSUS DES TRANCHEES ALLEMANDES, EST UN OBUS AU PHOSPHORE. On a eu l'occasion, depuis les hostilités, de publier bon nombre de photographies prises la nuit. Toutes représentaient des tirs d'artillerie illuminant le paysage avec plus ou moins d'intensité. Jamais, à notre connaissance, il n'a été donné de considérer un document analogue à celui que nous publions ici : une bombe au phosphore — dont l'éclatement est très particulier — photographiée au moment même de son explosion et à une distance extrêmement courte, ainsi que l'on peut, du reste, s'en rendre compte.

LA RÉPONSE DU PRÉSIDENT WILSON AUX DISCOURS DE HERTLING ET DE CZERNIN

Très clairement, M. Wilson a résumé sa pensée en quatre principes essentiels sur lesquels il conçoit la possibilité d'un échange de vues. Il distingue entre l'Autriche et l'Allemagne, mais sans se faire d'illusion.

IL N'Y A POUR LE MOMENT QU'A CONTINUER LA GUERRE

Avec cet esprit de finesse et de logique qui le caractérise, M. Wilson vient de répondre aux discours que le comte Hertling et le comte Czernin avaient prononcés simultanément le 24 janvier. Cette réponse, où le président a fixé, avec une précision encore accrue, ses idées directrices, a une portée théorique et pratique qui apparaît comme considérable.

M. Wilson ne s'est pas fait seulement un plaisir de souligner les différences de ton qui séparent les paroles officielles allemandes des paroles officielles autrichiennes. Il a placé les deux ministres dans leurs positions respectives : celui de Vienne, qui voudrait bien la paix, mais qui est esclave de l'alliance allemande ; celui de Berlin, qui voudrait bien parler un langage modéré, mais qui est esclave du parti militaire.

Dans ces conditions, a dit M. Wilson avec cette netteté qui se dégage toujours de ses démonstrations, qu'y a-t-il d'autre à faire que de continuer la lutte ? Puisqu'il le faut, les Etats-Unis la continueront avec toute leur énergie.

Cette espèce de serment d'Annibal, auquel le président a donné toute l'expression de la volonté anglo-saxonne, ne l'a pas empêché d'éclaircir et de définir encore une fois les principes pour

le triomphe desquels l'Amérique soutient la guerre. Ces principes essentiels, ramenés à quatre, vont dans la même direction : ils ont pour objet, dans l'esprit du président, d'empêcher le retour de calamités semblables à celle que l'agression allemande a déchaînée sur le monde. La paix qu'il demande, en effet, c'est une paix de logique et de justice propre à empêcher de nouveaux conflits.

M. Wilson jette cette semence au vent avec une patience infatigable. Il espère qu'elle finira par lever dans les esprits allemands eux-mêmes. Il ne décourage personne. Il ne prononce aucune exclusion. Si l'Autriche a quelque chose à dire et si elle peut dire quelque chose, il l'entendra. Enfin il ne désespère de rien parce qu'il compte d'abord sur la résolution des cent millions d'hommes qu'il dirige.

L'Allemagne écouterait-elle ce langage raisonnable ? A entendre les discours de Guillaume II, elle ne croit encore, en fait de droit, qu'au « droit du poing ». M. Wilson le sait. C'est pourquoi, si son bon goût ne l'empêchait d'employer des métaphores aussi voyantes que celles de l'empereur allemand, il pourrait dire qu'il a, lui aussi, tendu aux hommes de bonne volonté une main loyale, mais en gardant son glaive bien serré dans l'autre. — J. B.

Etats-Unis, et cela avec moins d'embarras que ne pourrait le faire l'Allemagne. Peut-être même aurait-il été plus loin dans l'expression de ses sentiments, si ce n'était été les alliances de l'Autriche et sa dépendance à l'égard de l'Allemagne.

Les quatre principes

« Au fond, il est facile de fournir à chaque gouvernement le moyen de pousser aussi loin qu'il le voudra cet échange de vues ; et ce moyen consiste à partir des principes suivants :

1° Chaque partie du règlement final doit s'adapter étroitement aux conditions imposées par l'équité dans chaque cas spécial, sous réserve des dispositions particulières propres à garantir une paix permanente ;

2° Il faut que les peuples et les provinces cessent d'être ballottés entre les gouvernements comme un simple gage mobilier ; il faut en finir aussi avec le jeu, aujourd'hui discrédité, de l'équilibre des puissances ;

3° Il ne sera fait, dans cette guerre, aucun règlement territorial qui ne réponde aux intérêts des populations intéressées, et qui soit une simple clause d'arrangement entre des Etats rivaux ;

4° Chaque nationalité verra ses aspirations réalisées dans toute la mesure possible et de manière à éviter des causes de discord et d'antagonisme d'où résulteraient pour la paix de l'Europe de nouveaux dangers.

« Nous basant sur ces conditions, nous pourrions négocier une paix générale. Tant que nous n'y parviendrons pas, nous n'aurons d'autre alternative que d'aller jusqu'au bout. »

Et M. Wilson répète que les Etats-Unis ne sont pas entrés dans la guerre sur un prétexte futile et qu'ils resteront inébranlables dans leur ligne de conduite.

« Ils ne consentiront jamais à vivre dans un monde gouverné par l'intrigue et la violence. »

Le président conclut par ces mots :

« La puissance des Etats-Unis n'est une menace pour aucune nation, pour aucun peuple. »

« Elle ne servira jamais des projets d'agression, elle ne cherchera jamais à satisfaire un intérêt égoïste. Née de la liberté, elle est seulement au service de la liberté. »

Dès que le président eut terminé la lecture de son message, les applaudissements retentirent. L'impression générale est que le discours doit avoir une portée considérable et est d'une grande habileté.

M. JEAN-MARIE LACOMBE, CANDIDAT A L'ACADEMIE FRANÇAISE

Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont plusieurs recueils de vers, un traité de poétique et une « Carte chronologique et anthologique des Ephémérides des Peuples ».

Tous les candidats à l'Académie française ne sont pas également connus. Il en est qui, volontairement, peut-être, vivent assez loin du public. Hier, j'ignorais encore, je l'avoue, M. Jean-Marie Lacombe, qui pose au fauteuil de Mézières en même temps que M. Nauroy, un candidat de vieille date, et comme MM. Louis Bertrand, René Boylesse, l'abbé Oubrès et M. Joseph Reinach.



M. JEAN-MARIE LACOMBE

J'ai d'abord cherché M. Lacombe à travers son œuvre et j'ai commencé par lire un recueil de ses poèmes.

Ce livre est fait de pages curieuses. Une ballade déplore « la Fatalité d'une guerre à l'horreur profonde » au cours de laquelle le président des Etats-Unis « Roosevelt, plein d'aménité — Agit pour que le sort confonde — Ceux qui croient que le canon gronde — Au profit de la Fatalité. »

La chute d'une autre ballade est dans ce décasyllabe encore actuel et définitif : « Gloire à l'auteur du Métropolitain ! » Et cela n'est pas une flèche à la revue Nord-Sud, qui est de date beaucoup plus récente que ce volume. A la vérité cette œuvre de jeunesse a un peu vieilli. Un poème didactique est une réponse au pape à la suite d'une interview sur la banqueroute de la science. Un rondeau redoublé contient un hommage à Kruger. Un salut « Aux morts oubliés » est dédié à M. Emile Combes. Le poète, enfin, a inséré une « Apothéose de Paris en 1900 » entre un épithalame et une dédicace à un « trissonnet ».

Le poète est jeune : il n'a pas encore levé les yeux vers la Coupole.

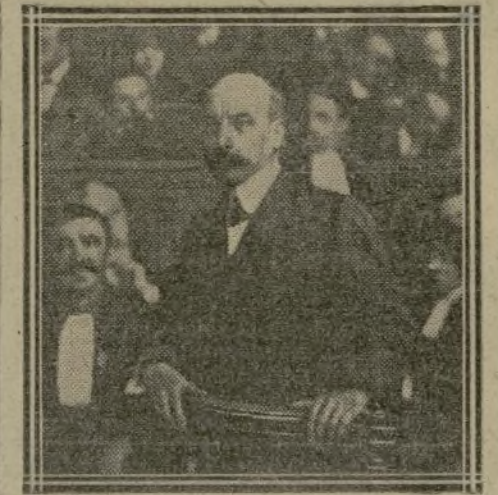
Certains ont écrit mes quelques vers, Qui dérivent les gens moroses ; D'autres me voient en habit vert, Ceux-là grossissent toutes choses.

Ce n'est qu'après avoir beaucoup travaillé et réfléchi qu'il s'est demandé : « Pourquoi pas ? »

L'AFFAIRE BOLO TOUCHE A SA FIN LES DERNIERS TÉMOINS ONT ÉTÉ ENTENDUS HIER

De vifs incidents ont marqué cette séance. — Aujourd'hui, réquisitoire du lieutenant Mornet.

Nous avons entendu les derniers témoins, les derniers. Bolo suivit, scruta chacun d'eux avec des regards terrifiés ; puis, tout d'un coup, courbé sous une main invisible et brutale, il cacha sa tête dans ses mains, sanglota. C'était la première fois que le remords, la honte le terrassait. Lors des audiences précédentes, à plusieurs reprises, ses yeux d'un bleu passé, déteints, étaient demeurés fixes, embusés de larmes ; mais il



M. MAURICE VIOLETTE

avait résisté. Hier, il succomba. Efforçons-nous de rester dans une note humaine ; tâchons de comprendre. Jusqu'à ce jour, jusqu'à cette minute, Bolo a espéré, a escompté qu'un de ses obligés — et il en a défilé quelques-uns, dans les brillants salons de la rue de Phalsbourg — allait, en sa faveur, apporter le témoignage décisif, pousser le cri sauveur. Désormais il n'espère plus. Il sait qu'aujourd'hui le lieutenant Mornet va prendre la parole, et il se sent une boulette de mie de pain entre les mains du commissaire du gouvernement. Hier, c'était son dernier jour d'espérance ; ce jour a passé comme tous les autres, aussi court, aussi rapide.

Avait-on dans la salle l'impression que se jouaient les dernières scènes du drame ? En tout cas l'atmosphère était comme pleine d'effluves, toute chargée de passions. De rudes colloques ont fait se dresser des hommes qui se débattaient avec des regards luisants comme des lames. Il y eut des incidents de violence, des bruits de tumulte, des silences terribles d'angoisse. Mais pour l'instant contentons-nous de voir, d'écouter.

Voici M. l'expert Doyen qui repartit à la barre. Il n'a pas sollicité cette nouvelle déposition : s'il est là, droit, correct et sombre, c'est que son honneur est en jeu. Monsieur Bolo n'a-t-il pas dit que M. Doyen avait déshonoré son rapport ? Or,

pour un expert, déshonorer un rapport, c'est se déshonorer lui-même. Voilà pour quoi M. Doyen repartit la parole ; le prélat d'assis derrière son dos, mais cela ne le dérangea point, car rien ne peut déranger M. l'expert comptable lorsqu'il parle chiffres. Les documents américains furent à nouveau évoqués ; et Monsieur Bolo, une fois de plus, avec véhémence, en fit l'authentification. Mais le lieutenant Mornet ne voulut pas qu'on mit en doute la parole des Etats-Unis.

— Et moi, s'écria le prêtre d'une voix forte, je ne veux pas qu'on fusille mon frère sans raison.

Il jeta le mot crûment à M. Mornet, et certainement le commissaire du gouvernement ne l'a pas laissé perdre ; il le répéta, cela.

A partir de ce moment, les incidents d'audience se multiplièrent ; deux hommes politiques en furent cause. M. Viollette, simple et modeste d'apparence, comme son nom, déclina le premier une véritable tempête au sujet de deux rapports sur Bolo. Quoi, deux rapports !... Et la défense n'en avait connu qu'un. Digne, ironique et fin, M. Albert Salle protesta. Ensuite, M. François Deloncle parla longuement, trop heureux de retrouver un public, comme autrefois au Palais-Bourbon. Ah ! comme M. Deloncle était heureux ! Mais on lui fit rudement comprendre qu'il ne fallait pas abuser des meilleures choses, et le parlementaire dut rentrer dans la foule anonymement, comme tout le monde. On en avait fini avec les amis de Bolo. M. le commissaire du gouvernement allait commencer son réquisitoire. On se penchait déjà, oreilles tendues. Fausse alerte, on dut entendre de braves Oranais qui vinrent chanter les vertus du principal clerc Porchère.

Le lieutenant Mornet parlera aujourd'hui.

Jean VIGNAUD

LA HUITIÈME AUDIENCE

L'audience d'hier avait attiré une foule aussi nombreuse et non moins élégante que la veille.

Le greffier donna lecture d'une lettre de M. Mouthon au sujet du télégramme de M. Max Agliani. Elle est versée aux débats. M. Doyen vient à la barre. Mgr Bolo s'assied un peu en arrière. Pendant toute la déposition de l'expert, à part quelques sourires aussitôt éteints, Mgr Bolo restera impassible.

M. Doyen répond aux critiques que M. l'abbé Bolo a faites à son rapport : « M. l'abbé Bolo a dit que j'avais déshonoré mon rapport. Le public peut croire que j'ai déshonoré moi-même. L'expert reprend les points essentiels de la déposition du prélat : le document de Berné, dont au surplus il ne fait pas état dans son rapport ; le fait Panon, sa mission en Amérique, dit-il, l'aveu même de Bolo ; enfin, et surtout, la lettre de Bolo à la banque Amisnick, datée du 6 mars 1916 : « A mon sens, conclut l'expert, cette lettre constitue l'aveu, signé par Bolo, de sa culpabilité. »

Cependant, Mgr Bolo demande à revenir à la barre. Il recommence ou, plutôt, amplifie sa déposition de la veille. Son visage et sa voix portent des traces de fatigue. Mais, peu à peu, sous l'influence d'une émotion qui va grandissant, son énergie se renouvelle, sa voix s'élargit, et il trouve d'émouvants mouvements d'éloquence qui secouent la salle toute entière. Lui aussi reprend les faits, un à un, et les discute avec sa logique ordinaire. Il insiste, lui aussi, sur la lettre du 6 mars 1916, et il s'écrit : — De deux choses l'une : ou cet argent ap-



M. FRANÇOIS DELONCLE

partient à Bolo ou cet argent est allemand. S'il est à Bolo, il n'est pas étonnant qu'il sache, dès le 6 mars, qu'il doit être versé. Si c'est de l'argent allemand, il n'est pas possible, dans les mains, que Bolo sache que le versement est fait le 6 mars à la banque Amisnick, car il ne sait pas, à cette date, que l'argent est accordé !

L'orateur prolongeant ses démonstrations, le président lui demande :

— Vous avez terminé ?

— Je n'ai pas terminé.

La réponse est tranchante. Mgr Bolo continue et en vient aux télégrammes américains qui ont été interceptés par le gouvernement américain et dont il conteste l'authenticité. Les derniers mots du prélat soulèvent un violent incident.

Un incident

LIEUTENANT MORNET. — Si nous affirmions l'authenticité de ces télégrammes, c'est sur la foi de la parole du gouvernement américain, et je ne tolérerais pas que la parole du gouvernement américain fût mise en doute à cette barre !

Mgr Bolo. — Alors, pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de demander au gouvernement américain comment et de quelle façon il s'était procuré ces télégrammes ?

LIEUTENANT MORNET. — Il est parfaitement

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Le Message au Congrès de Washington

WASHINGTON, 12 février. — Le président Wilson a prononcé hier, devant les deux Chambres réunies en Congrès, un message, pour répondre aux récents discours du chancelier allemand, le comte Hertling, et du ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, le comte Czernin.

Le président a fait son entrée à midi trente. C'est dans le plus grand silence qu'il a commencé la lecture de son message. M. Wilson exprime tout d'abord sa satisfaction que le chancelier allemand et le comte Czernin aient répondu à son discours du 8 janvier. Il est heureux que tous les échanges de vues sur les buts de guerre aient lieu à la connaissance du monde entier. Il constate que la réponse du comte Czernin est rédigée « en termes très amicaux ».

« Il trouve, poursuit M. Wilson, dans mes déclarations des vues assez rapprochées de celles de son propre gouvernement pour le justifier à croire qu'elles peuvent lui fournir une base pour une discussion plus détaillée, par les deux gouvernements, de leurs vues respectives. »

Le président des Etats-Unis dément ensuite que le comte Czernin ait fait communiquer son discours avant de le prononcer. Il n'a été « son confident qu'au même titre que le public tout entier. »

M. Wilson passe à la réponse du comte Hertling. Il la trouve très vague, très confuse ; elle conduit « on ne sait où ». Elle diffère de celle du comte Czernin et paraît d'intentions opposées.

Le chancelier, bien qu'il ait discuté et accepté même certains principes généraux formulés par M. Wilson, refuse, selon ce dernier, de les appliquer aux articles déterminés qui constituent le corps de tout arrangement définitif.

« Le comte Hertling, a poursuivi le président, se montre soupçonneux de toute action internationale, de tout conseil international. »

Les réserves du comte Hertling

M. Wilson passe ensuite à l'examen des divers points développés par le comte Hertling dans son discours, en réponse aux quatre conditions de paix, qu'il avait lui-même énumérées le 8 janvier. Et il déclare :

« Il reconnaît que les mers doivent être libres, sous réserve des restrictions qui seraient exigées par les intérêts internationaux. Il verrait volontiers abattre toutes les barrières douanières et économiques, car cette suppression ne gênerait en rien les visées et les manœuvres du parti militaire auquel il est indissolublement lié. Il ne fait aucune objection à la limitation des armements, qui, assure-t-il, découlerait nécessairement des nouvelles conditions économiques de l'après-guerre. Quant aux colonies allemandes, il n'admet là-dessus aucune contestation : elles doivent revenir à l'Allemagne. »

« En ce qui concerne la Russie, il déclare qu'il ne négociera qu'avec le représentant de la Russie et ne discutera qu'avec lui seul du sort des peuples et des territoires balkaniques. De même, il ne négociera qu'avec la France seule les conditions d'évacuation du territoire français, et avec l'Autriche seule la question de la Pologne. »

Et le président des Etats-Unis, continuant l'énumération des réserves faites par le chancelier, mentionne que le comte Hertling ne reconnaît qu'à l'Autriche et à la Turquie le droit de régler toutes les questions balkaniques. Il constate « que le chancelier ne se montre pas hostile à la constitution d'une Ligue des nations qui essaierait de protéger l'équilibre international contre toute perturbation extérieure. Il est évident, pour quiconque se rend compte des changements introduits par la guerre dans l'opinion et les dispositions mondiales, que cette Ligue des nations ne nous garantirait jamais la paix universelle, une paix digne du moins des sacrifices infinis et des années de souffrances tragiques auxquels nous venons d'assister. »

« La méthode à laquelle le chancelier allemand voudrait nous voir recourir est celle du Congrès de Vienne. »

« Nous n'en voulons pas, et nous ne pouvons pas l'accepter. Ce dont il s'agit aujourd'hui, c'est de la paix du monde. Ce que nous recherchons, c'est la création d'un nouvel état de choses international, fondé sur les larges principes de la justice et du droit universel. Nous ne voulons pas d'une paix faite de raccommodages. »

« Il est possible que le comte Hertling ne voie pas, qu'il ne saisisse pas cela, l'idée militante vivant dans sa pensée dans un monde mort et disparu. »

« A-t-il donc oublié les résolutions du Reichstag du 19 juillet, ce bien-encore tient-il délibérément à les ignorer ? »

« Aucune paix permanente ne sera atteinte que si les problèmes intéressant le monde entier sont traités dans un esprit de justice altruiste et impartial, avec un souci du respect des liens naturels et des aspirations des races. »

La « Cour de l'Humanité »

« Tout ce qui touche à la paix, ajoute M. Wilson, intéresse l'humanité entière et rien de réglé par la force militaire n'est réglé si l'arrangement est mauvais. La question devra être examinée de nouveau maintenant. »

« Le comte Hertling ne s'est-il pas rendu compte que c'était devant la Cour de l'Humanité qu'il parlait, que toutes les nations écoutent d'une oreille attentive et jugent toutes les déclarations que les hommes d'Etat, quels qu'ils soient, font sur les fins du conflit qui englobe toutes les régions du monde. »

« Nous ne pouvons pas avoir une paix générale en la demandant seulement ou par le simple arrangement d'une conférence de la paix. La paix générale ne peut résulter d'une série de petits accords individuels entre grands Etats. Toutes les nations qui sont engagées dans cette guerre doivent prendre part au règlement de toutes les questions. »

Et le Président affirme encore une fois que les Etats-Unis n'ont aucun désir d'intervenir dans les affaires européennes, pas plus que d'agir comme arbitre des discussions territoriales. Ce qu'ils suggèrent n'est qu'une esquisse provisoire des principes et de leur application.

La guerre actuelle a eu pour cause le mépris des droits des petites nationalités. Les accords qui interviendront doivent rendre de telles choses impossibles à l'avenir.

« Dans le monde déformé où nous vivons, dit M. Wilson, la justice et les droits des peuples affectent tout le champ de l'activité internationale et leur répercussion s'étend à une répartition juste et égale des matières premières et des conditions commerciales. »

« Le comte Hertling voudrait que les bases essentielles de la vie commerciale et industrielle soient sauvegardées par un accord commun. Mais toutes les autres matières doivent être réglées par le traité de paix de la même façon. »

« Dans l'accord final, nos ennemis ne sauraient réclamer le bénéfice de l'agrement général sur une question et refuser le leur sur un autre point. »

Les embarras du comte Czernin

« Le comte Czernin, observe M. Wilson, semble avoir une vision assez nette des bases essentielles de la paix et ne pas chercher à les dissimuler. Il se rend très bien compte qu'une Pologne indépendante, composée de peuples incontestablement polonais, serait une nécessité européenne ; il voit aussi que la Belgique doit être évacuée et restaurée à n'importe quel prix, et que les aspirations des diverses nationalités doivent être réalisées, même au sein de l'empire des Habsbourg, dans l'intérêt de l'Europe et du monde. S'il se tait sur les questions qui touchent à l'intérêt et aux plans des alliés plus qu'à ceux de l'Autriche, c'est, sans doute, qu'il se sent obligé de s'en remettre, là-dessus, à l'Allemagne et à la Turquie. »

« Voyant la situation comme elle est et les principes essentiels qu'il est nécessaire d'appliquer, il est naturellement porté à croire que l'Autriche est en mesure de répondre au désir de paix exprimé par les

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

UN IMPORTANT DÉBAT A EU LIEU AUX COMMUNES

M. Asquith interpellé sur la conférence de Versailles, M. Lloyd George lui répond.

LONDRES, 12 février. — La nouvelle session parlementaire a été ouverte par le roi et la reine avec le cérémonial habituel. Le roi a déclaré, dans son discours du trône : — C'est notre devoir de poursuivre la guerre avec toute la vigueur que nous avons en nous, jusqu'au moment où les seuls principes sur lesquels une paix honorable peut être conclue seront reconnus.

« J'ai pleine confiance que mes forces combattantes continueront en coopération avec celles de mes fidèles alliés à déployer le même courage et le même héroïsme, et que mon peuple, dans ses foyers, montrera la même fidélité et le même désintéressement qui ont déjà déjoué tant de desseins ennemis et grâce auxquels le triomphe final d'une cause légitime est assurée. »

La séance, suspendue silot après le discours du trône, fut ouverte à quatre heures pour la discussion de l'adresse en réponse à ce discours.

M. Asquith étant intervenu, la discussion put immédiatement une grande importance. L'ex-premier ministre parla des récents discours du chancelier et du comte Czernin, de l'abandon de la lutte par les maximalistes, de la paix de l'Ukraine, enfin du message de M. Wilson.

Il aborda ensuite la question du conseil supérieur de guerre interallié de Versailles. C'est, dit-il, un sujet délicat, mais j'espère qu'aucune parole ne sera prononcée dans ce débat qui puisse compromettre la but que nous poursuivons, qui est de vaincre, ni retarder la paix juste et durable que nous désirons tous.

Quand M. Asquith eut terminé, M. Lloyd George monta à la tribune et répondit à l'ancien premier ministre.

Il dit notamment : en ce qui concerne le Conseil interallié de Versailles :

« M. Asquith paraît croire qu'il m'est possible de lui répondre sans livrer de secrets touchant la conduite des opérations militaires. Or, ce n'est pas le cas. Il est parfaitement exact qu'en novembre il avait été décidé que ce conseil n'aurait aucun pouvoir exécutif. »

« Depuis lors, la Russie s'est retirée de la lutte et un nombre considérable de divisions allemandes ont quitté le front oriental pour le front occidental. »

« La situation est devenue beaucoup plus menaçante. Le Conseil de Versailles a dû rechercher la meilleure méthode de faire face à cette menace en EMS. »

« Jusqu'à cette année, les Alliés avaient eu sur le front occidental une importante supériorité numérique et il n'est pas d'attaquer allemande qu'ils n'aient eu le moyen d'arrêter, grâce à leurs réserves individuelles. »

« Il ne peut plus en être ainsi. Il devenait donc essentiel que toutes les forces des armées alliées pussent être portées sur le point d'attaque et le Conseil a dû se préoccuper de ce problème. »

« Qu'il me suffise de dire que les décisions prises ont été à l'unanimité et qu'il n'est pas d'armée dont la sécurité dépende davantage de leur exécution que l'armée britannique. »

M. Asquith a parlé du commandement. Personne n'a été plus élogieux que moi pour le chef de notre armée, et je ne retire pas un mot de ces éloges, mais je demande à la Chambre et à mon honorable ami de ne pas insister pour que je donne des précisions que nos ennemis pourraient volontiers très cher pour posséder, concernant les dispositions prises par nous et par nos alliés afin de faire face à leur grande attaque. »

M. Asquith protesta aussitôt et affirma qu'en posant des questions au sujet des fonctions du conseil interallié de Versailles, il n'avait jamais demandé de secrets, dont la révélation pouvait nuire à la défense nationale.

M. Pancrazzi est réintégré

Au lendemain de la mort tragique d'Almeida, le directeur de la prison de Fresnes, M. Pancrazzi, avait été révoqué par M. Viviani, alors ministre de la Justice.

M. Pancrazzi vient d'être réintégré dans son ancien poste.

Son remplaçant intérimaire, M. Cornu, contrôleur à la Santé, nommé directeur de la prison d'Angoulême, a déjà rejoint son poste.

Front français

14 HEURES. — Nuit marquée par une grande activité de nos détachements de reconnaissance.

Au nord de l'Ailette, un hardi coup de main, exécuté aux abords de Bouconville, nous a permis de ramener une vingtaine de prisonniers et deux mitrailleuses.

En Woëvre, plusieurs incursions dans les lignes allemandes ont également réussi ; à l'ouest de Pomena, notamment, nous avons fait 24 prisonniers.

De leur côté, les Allemands ont tenté, à la faveur d'un violent bombardement, d'aborder nos lignes entre Bezonvaux et le bois des Fosses. L'attaque, menée par trois détachements, a été arrêtée par nos feux, qui ont infligé des pertes à l'ennemi.

D'autres tentatives allemandes en Champagne, en Woëvre et dans les Vosges n'ont obtenu aucun résultat.

23 HEURES. — Activité des deux artilleries en Champagne dans la région des Monts, sur la rive droite de la Meuse et en quelques points des Vosges. Pas d'action d'infanterie.

Front britannique

13 HEURES. — La nuit dernière, les Allemands ont tenté un coup de main sur un de nos postes au nord-est d'Épéhy : il a été repoussé par notre feu.

Hier soir, les troupes de Manchester ont réussi un raid dans les tranchées allemandes à l'ouest de la Bassée : l'ennemi a eu des pertes nombreuses ; les nôtres sont minimes. Nous avons capturé sept prisonniers et une mitrailleuse.

22 HEURES. — Nos patrouilles ont fait quelques prisonniers sur différents points du front.

Rien d'important à signaler au cours de la journée.

LA FIN DE L'ÉTAT DE GUERRE EN RUSSIE LES CONSÉQUENCES MILITAIRES DE LA DÉCISION MAXIMALISTE

En Allemagne, on estime que l'acte de M. Trotsky ne modifie pas sensiblement la physionomie des événements.

La presse ennemie accueille sans nul enthousiasme la déclaration de Trotsky sur la fin de l'état de guerre et le Bulletin officiel de l'état-major allemand spécifie aujourd'hui que « la situation militaire est sans changement sur le front en face des troupes de Grande-Russie et de Roumanie ». Il est aisé de voir en effet que la décision prise par le représentant du gouvernement maximaliste ne procure à nos ennemis aucun avantage d'ordre militaire qu'ils puissent exploiter immédiatement.

Ils ont déjà retiré des territoires occupés en Russie et du front oriental toutes les troupes qui leur paraissent susceptibles d'être employées ailleurs. Celles qui restent sont indispensables pour maintenir l'occupation et garder le front non contre des attaques à main armée, mais contre une propagande qu'ils jugent avec raison fort redoutable.

Nous avons indiqué récemment le nombre approximatif de divisions ennemies identifiées sur le front occidental. Contrairement à certaines informations données par des agences étrangères, nous pouvons affirmer que ce nombre n'a pas été sensiblement augmenté depuis lors.

Les Allemands eussent-ils disposé des effectifs nécessaires, que leurs moyens de transport ne leur eussent pas permis de ramener, comme on l'a dit, plusieurs dizaines de divisions en trois semaines.

Quant au front russe, il serait bien difficile de prévoir ce qui va s'y passer. Les Allemands ne le savent pas mieux que nous, et si Trotsky a voulu les mettre dans l'embarras, il faut avouer qu'il a bien réussi.

Comment maintenir en bon état moral des soldats qui n'ont plus personne à combattre ? Et comment leur faire prendre l'offensive ? Contre qui ? Et jusqu'où ? La population russe ne les massacrera certes pas. Elle se laissera plutôt massacrer. Ne seront-ils pas gagnés, malgré leurs chefs et même malgré eux, à la paix ambianche ? La manœuvre de Trotsky est une retraite morale. Elle peut être aussi funeste aux armées allemandes du front russe que le fut à la grande armée de Napoléon, il y a un peu plus de cent ans, une retraite stratégique.

Jean VILLARS

Nos aviateurs ont jeté sur la gare de Metz-Sablons 9.000 kilos de projectiles

(OFFICIEL). — Au cours de la journée du 11, quatre avions allemands ont été abattus par nos pilotes.

En outre, notre aviation a effectué divers bombardements. Neuf mille kilos de projectiles ont été jetés sur les établissements, dépôts, gares et cantonnements ennemis, notamment sur la gare de Metz-Sablons, où un incendie s'est déclaré.

Les nouvelles restrictions au conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement a rendu compte au conseil des ministres de la situation des approvisionnements en France et chez les Alliés et a présenté un ensemble de mesures destinées à resserrer les consommations superflues et à assurer la répartition la meilleure des denrées de première nécessité.

Le décret soumis par M. Boret comprend quatre chapitres :

1° Fabrication, vente et consommation du pain : Le pain de fantaisie sera autorisé. Il ne sera vendu que contre coupons. Dans les restaurants de luxe — ceux dont le repas se montera à 6 francs — la ration de pain sera réduite à 75 grammes.

2° Pâtisserie, biscuiterie, confiserie : C'est la suppression complète de la pâtisserie, de la biscuiterie et de la confiserie.

3° Hôtels, restaurants et autres établissements ouverts au public resteront ouverts aux heures habituelles.

4° Dispositions diverses et générales. On y déclare notamment qu'il est interdit d'utiliser le feu pour les animaux.

Ces dispositions n'entreront en vigueur que dans un délai de dix jours.

Un commissariat général à la Sûreté nationale

En vue d'assurer une collaboration plus étroite des services de contre-espionnage, renseignements et Sûreté, le président du Conseil a fait approuver un décret qui, en mettant ces divers services sous son autorité, place à leur tête un commissaire général à la Sûreté nationale.

M. Maringer, commissaire d'État, directeur de la Sûreté générale, a été désigné pour remplir ces fonctions.

Les loyers à la Chambre

A bonne allure, la Chambre a poursuivi, hier, la discussion du projet sur les loyers.

Elle en a voté, en effet, les articles 14 à 27, renvoyant pourtant à la commission l'article 28, qui fixe les conditions dans lesquelles les locataires de petits logements pourront être autorisés à quitter les lieux.

Des avions anglais bombardent en Allemagne la ville d'Offenbourg

(OFFICIEL). — Aujourd'hui, nos aviateurs ont exécuté un raid en Allemagne et lancé des bombes sur la ville d'Offenbourg. Les détails sur cette incursion manquent encore.

Le brouillard, le grand vent et les nuages bas ont de nouveau gêné, hier, les opérations aériennes. Nos pilotes n'ont pu faire que peu de travail de réglage d'artillerie.

Ils ont, en revanche, effectué avec succès un certain nombre de reconnaissances et jeté plus d'une tonne de projectiles sur différents objectifs en arrière des lignes ennemies. Il n'y a pas eu de combats aériens.

La ville d'Offenbourg est située dans le grand-duché de Bade, sur la Rhin ; elle compte 17.500 habitants.

Le Conseil interallié a siégé samedi à Londres

LONDRES, 12 février. — Le conseil interallié a siégé samedi après-midi, sous la présidence de M. Crossby.

Les États-Unis étaient représentés par M. Cravatch et le général Bliss. La Grande-Bretagne était représentée par M. Bonar Law, lord Buckmaster, Austin Chamberlain, assistés de sir Edmund Wyldborne et Smith.

La France était représentée par MM. Klotz, Loucheur, Clémentel, Paul Bigon, assistés de M. de la Chaumie, secrétaire général du conseil interallié.

Le baron Mayor des Planches, le général Mola et le professeur Appollito représentaient l'Italie.

Le conseil siégera à nouveau lundi prochain.

L'ultimatum à la Roumanie expire aujourd'hui

BALE, 12 février. — Le Berliner Tageblatt dit que la Quadruplice, sans donner à sa demande la forme d'un ultimatum, a demandé au gouvernement roumain de Jassy d'entrer en négociations et a fixé jusqu'à demain soir, mercredi, le délai de la réponse. (Havas)

Les loyers à la Chambre

A bonne allure, la Chambre a poursuivi, hier, la discussion du projet sur les loyers.

Elle en a voté, en effet, les articles 14 à 27, renvoyant pourtant à la commission l'article 28, qui fixe les conditions dans lesquelles les locataires de petits logements pourront être autorisés à quitter les lieux.

DISCOURS DE M. ORLANDO A LA CHAMBRE ITALIENNE

« Nous voulons l'accomplissement de notre unité nationale et la sécurité de nos frontières. »

ROME, 12 février. — Aujourd'hui, à la séance de rentrée de la Chambre des députés, M. Orlando, président du Conseil, a pris la parole pour confirmer ses déclarations précédentes.

Il a résumé la pensée du gouvernement italien en ces termes :

« Persister avec une fermeté inébranlable dans cette lutte immense ne dépend pas d'une possibilité de choix, mais d'une nécessité inéluctable révélée non moins par le sentiment vif et conscient des idéaux nationaux que par de profondes et irrésistibles suggestions de l'instinct de conservation auquel les peuples obéissent de même que les individus. »

Le président du Conseil italien établit ensuite un parallèle entre les déclarations du chancelier allemand et celles du comte Czernin.

Il y a certainement entre elles, dit-il, des différences de couleur et de ton, mais envisagées dans leur ensemble, en dehors de leur forme tantôt dure, tantôt équivoque et évasive, elles ont dans leur substance cette portée effective de maintenir intégralement leurs prétentions et de repousser intégralement toutes les justes demandes des autres et de ne consentir à rien.

Et M. Orlando précisait de la sorte les buts de guerre de l'Italie :

« Nous voulons l'accomplissement de notre unité nationale et la sécurité de nos frontières vers la terre et vers la mer. »

Après avoir affirmé sa confiance dans les alliés de l'Italie, le président du Conseil termina par un exposé succinct de la situation en Italie, faisant une brève allusion à l'empunt national qui a déjà produit plus de trois milliards et demi, ainsi qu'aux récents succès militaires.

« Au moment où l'ennemi s'apprête à faire un effort suprême, dit-il, effort dont il serait puéril de nier la menace formidable, nous pouvons compter sur nos soldats qui savent qu'ils doivent vaincre pour sauver la patrie et pour assurer les destinées du monde. »

Cette péroraison a été accueillie par des applaudissements prolongés.

M. Orlando, qui a parlé d'une voix claire, insistait sur les passages saillants de ses déclarations, a été applaudi fréquemment sur tous les bancs, sauf sur ceux du petit groupe des socialistes officiels. Une agitation s'est même dessinée sur ces derniers bancs quand le président du Conseil, se tournant vers les socialistes, a dit :

« Tendre à séparer les individus et les classes dans la patrie en guerre n'est pas seulement une trahison à nos anciens idéaux, mais aussi une trahison aux nouveaux idéaux qui se forment. »

CERTITUDE

Une disposition naturelle de l'esprit, commune à tous les hommes, de même qu'elle les incline vers la vérité, les conduit à rechercher la certitude. Jamais, plus qu'à ces époques convulsives de l'humanité, ils n'ont redouté l'inconnu, et s'il est vrai, suivant Montaigne, que le doute soit un mal oreiller, peu d'entre eux se soucient d'y reposer aujourd'hui leur tête. Trop de mystères les entourent que leur curiosité cherche à pénétrer. L'évidence seule, critérium de la certitude, satisfait des esprits que tourmente plus que jamais le problème de la destinée.

Les mêmes dispositions, les mêmes tendances, les mêmes aspirations vers le certain, caractérisent aussi la vie de l'argent.

Par là s'explique le goût actuel du public pour les placements à revenus fixes. Il veut savoir sur quoi faire fond, et pouvoir répondre, sans trop de peine, aux questions inévitables que pose sa curiosité : Où ? Quand ? Combien ? Comment ?

Il veut fuir tout « avarer ». Notons cette expression. C'est un curieux terme de la religion de Brahma qui, signifiant la résurrection dans un autre corps humain, marquait ainsi tout l'inconnu d'une vie nouvelle.

Dans un achat de Bons de la Défense Nationale rien n'est incertain, rien n'est inconnu, pas d'avarer possible.

On les achète partout, dans tous les Bureaux de la Banque de France, dans tous les Bureaux de Poste, chez les percepteurs, receveurs des Finances, Trésoriers Généraux. Ils sont exempts d'impôts.

Leur revenu est fixe. C'est 5 % lorsque l'échéance est de six mois ou d'un an ; 4 % lorsqu'il s'agit de Bons à trois mois. Cet intérêt est payé au moment même où l'on achète le Bon, sauf pourtant pour les Bons de 5 fr. et de 20 fr., auquel cas ledit intérêt est payé au moment du remboursement.

C'est à date fixe que sont remboursés ces Bons renouvelables à volonté.

Bombardements aériens

En raison de l'affluence de plus en plus considérable des souscripteurs, le « Lloyd de France » invite la clientèle à s'adresser au siège social, 39, rue Cambon, dans l'Hôtel de la Société Centrale des Banques de province, 3^e étage (ascenseur), où un service spécial vient d'être installé tant pour les risques matériels causés par les bombardements aériens que pour son assurance populaire de dix mille francs contre une prime unique de vingt francs.

« Chantiers Navals Français »

Nous rappelons à nos lecteurs que la souscription au pair des 36.000 actions nouvelles de fr. 500 des « Chantiers Navals Français », dont l'émission publique est fixée au 15 courant, sera ouverte et close le même jour à la Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue d'Amsterdam.

LE "TIP" remplace le Beurre

Aux Pellerin, 82, r. Rambuteau (210) le 13/2.

ON DEMANDE deux conducteurs de camions automobiles

S'adresser à la Papeterie de la République, à Montreuil.

EVIAN Goutteux **CACHAT**
Eau de Régime par excellence

LE MONDE

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Auguste de Vasconcellos, ministre du Portugal en Espagne, vient d'être nommé ministre à Londres.

— Le baron de Meyendorff, secrétaire à l'ambassade de Russie en Espagne, et la baronne de Meyendorff sont arrivés à Madrid.

INFORMATIONS

— S. M. le roi Alphonse XIII a fait parvenir à M. Bernardino Machado, ancien président de la République portugaise, le collier de l'Ordre de Charles XII, une des distinctions honorifiques les plus élevées d'Espagne.

CERCLES

— Hier, au scrutin de ballottage du Nouveau Cercle a été reçu au titre de membre : M. Frederick Allen, lieutenant de vaisseau M. S. A. Navy (Flying Corps). Ses parrains étaient : le duc de Loubat et le lieutenant-colonel Léline.

CITATIONS

Parmi les récentes attributions de médailles militaires, nous relevons :

« Sergent Louis Robert gradé dévoué, consciencieux et travailleur ; s'est bravement battu dans l'infanterie, où il a été gravement blessé (mutilation de la face). Rend, dans ses fonctions actuelles, des services précieux. »

Le sergent Louis Robert, sur le front depuis le début de la guerre, est un de nos collaborateurs du service photographique. Nous sommes heureux de lui présenter nos vives et cordiales félicitations.

NAISSANCES

— Mme G. Villedey de Faule vient de donner le jour, à Moulins, à un fils qui a reçu le prénom de Hubert.

MARIAGES

— Nous avons déjà annoncé le mariage, à Biarritz, du marquis d'Arcangues, lieutenant de spahis, décoré de la croix de guerre, avec



MARQUIS ET MARQUISE D'ARCANGUES

Mlle Lily Aramayo. On sait de quelle notoriété jouit la famille d'Arcangues dans le pays basque, où elle s'est installée depuis de longues années. La marquise d'Arcangues, qui s'est toujours occupée de charité, de bienfaisance, s'est entièrement dévouée à nos œuvres de guerre dès le début des hostilités. Mlle Aramayo, issue d'une vieille famille de l'Amérique du Sud, habite Biarritz depuis son enfance. Sa sœur a épousé, il y a quelques mois, un frère de son mari. Comme sa mère et sa belle-mère, elle consacre son temps aux pauvres et aux blessés.

— C'est au milieu d'une très nombreuse assistance qu'a été célébré, hier, à 2 heures, au temple de l'Oratoire, le mariage de M. Charley Blumenthal, adjudant pilote aviateur, fils de M. et Mme Willy Blumenthal, avec Mlle Mathilde Kohn, fille de M. et Mme Georges Kohn.

La bénédiction a été donnée par le pasteur Roberti, qui a prononcé une très belle allocution.

Les témoins du marié étaient : M. A. Pinto, son oncle, et le capitaine Péliassier, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre. Ceux de la mariée : M. Grosclaude, officier de la Légion d'honneur, et le baron Henri de Rothschild, médecin aide-major, officier de la Légion d'honneur, ses oncles. La quête fut faite par Mlle Nadine de Rothschild, accompagnée de M. Armand Kohn, marquis des logis au 12^e cuirassiers à pied, et par Mlle de Jonghe avec M. Antoine Beyens.

Après la cérémonie, une réunion intime eut lieu chez M. et Mme G. Kohn, en leur hôtel de l'avenue Hoche.

— Nous apprenons le mariage de M. Jacques de Boischevalier, lieutenant au 5^e cuirassiers à pied, décoré de la croix de guerre, fils de M. de Boischevalier, vice-président de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, décédé, et de Mme, née de Sonnay, avec Mlle Hélène Fouques-Duparc, fille et belle-fille de M. Albert Fouques-Duparc, ministre plénipotentiaire, et de Mme Albert Fouques-Duparc, née Ramel.

DEUILS

— Les obsèques de la marquise de Courcy, née d'Espino, ont été célébrées hier, en la basilique Sainte-Clotilde.

Le deuil était conduit par le comte de Favières, son gendre ; le comte H. de Vergennes, le comte Odon de Vergennes, le comte Alain de Vergennes, le vicomte de Pontebaud, le comte d'Anthénaise, ses petits-fils ; le général de Moulins-Rochefort, son neveu. Du côté des dames : la comtesse de Vergennes et la comtesse de Favières, ses filles ; la vicomtesse d'Anthénaise et Mlle de Pontebaud, ses petites-filles, et la marquise de Moulins-Rochefort, sa nièce.

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant-colonel Arnaud, officier de la Légion d'honneur, ancien professeur de tactique générale à l'École supérieure de guerre, mort des suites d'une maladie contractée au front ;

De Mlle Simone Duplaquet, décédée âgée de vingt et un ans, après une courte maladie, fille de M. Ch. Duplaquet, conservateur des eaux et forêts à Gantilly ;

De M. Eugène Chantilly, conseiller du commerce extérieur de la France.

A LA SCABIEUSE, 8, rue Salomon-de-Caus (Square des Arts-et-Métiers). Tél. : Arch. 11-31. Modèles élégants. Deuil à domicile. Prix modérés.

B L O C - N O T E S

CHACUN matin, je lis le compte rendu du procès Bolo. Ce n'est pas une petite tâche ; mais, en m'y mettant vers 8 heures du matin, j'en suis quitte à 10 heures. J'apprends que Mgr Bolo, qui n'avait pas vu son frère depuis trente ans, est assuré de son innocence. Je vois défiler des témoins qui défendent Bolo et d'autres qui ont assez de peine à se défendre eux-mêmes pour assumer en outre la charge de défendre l'inculpé. Je note les répliques du lieutenant Mornet, qui me semble d'esprit vif et pointu. Enfin, je m'amuse un peu. Mais ce qui m'ennuie, c'est que Bolo ne dise rien.

Comprend-il que vraiment il risque de recevoir douze balles prochainement ? On ne le dirait pas. Se réserve-t-il, s'il est condamné, de lancer une accusation qui remettrait tout en question ? La tactique offre bien du danger. Et puis, ces révélations en extremis devraient être appuyées par des preuves. Or, on ne voit pas qu'il puisse tirer des documents inédits de sa veste de réclusionnaire.

Alors ? Alors, je crois qu'il est maintenant empêtré dans son système imbécile et qu'il attend avec fatalisme la sentence. Il soutiendra jusqu'au bout qu'il avait de l'argent à Anvers et qu'il a su le faire passer en Amérique. Il n'avouera rien. Il est idiot.

Pourquoi, au lieu d'imaginer cette fable absurde, n'a-t-il pas dit tout simplement :

— Mais, bien sûr, j'ai touché de l'argent allemand ! Bien sûr, j'ai soutiré 10 millions à Bernstorff ! Chacun fait la guerre comme il peut. J'étais déjà un peu vieux pour aller dans les tranchées. J'ai pensé qu'il valait mieux lutter contre les Allemands sur le terrain de l'argent. Je les ai roulés. J'ai roulé Bernstorff, moi qui vous parle. J'ai roulé Jagow, j'ai roulé tous les diplomates du kaiser. Ils m'ont donné 10 millions pour mener une campagne pacifiste. Et quand j'ai tenu l'argent, je leur ai fait la nique. Ils n'ont rien eu de moi. J'ai eu deux 10 millions. Du commerce avec l'ennemi, ça ? Le commerce est un échange, et nous n'avons rien échangé. Des intelligences avec l'ennemi ? Qui dit intelligence dit accord, et j'ai manqué de parole. C'est de l'escroquerie, tout simplement. J'ai escroqué l'empire allemand, et je trouve un peu vil que la République française veuille me tuer à cause de ça.

Ce discours serait peut-être bien cynique et immoral. Mais je crois qu'il serait crâne. Je crois en outre qu'il serait habile, et que le public applaudirait. Au lieu de cela, voilà un ergoteur qui se contente de dire que ses accusateurs mentent, que les experts se trompent, et que les dépêches Bernstorff sont des faux. Ah ! l'imbécile, le pauvre petit imbécile !

Louis LATZARUS.

La protection des œuvres d'art

L'administration se hâte, un peu tard peut-être, de protéger nos richesses artistiques contre la menace des gothas.

Elle a fait déposer les vitraux de la Sainte-Chapelle.

Ils sont assez beaux et passent pour précieux.

Il ne restait pourtant à peu près rien des verrières primitives lorsqu'en 1840, à la suite d'un concours, le peintre Gisors fut chargé de les restaurer, c'est-à-dire, en réalité, de les refaire presqu'entièrement. Il prit pour collaborateur le verrier Lussan.

L'administration des Beaux-Arts s'empressa également de mettre à l'abri les peintures des portes de Notre-Dame. Nul n'ignore que ces ferrures agréablement tarabiscotées n'ont rien de commun avec les modèles primitifs, attribués autrefois par l'émervaillement populaire à maître Biscornet, c'est-à-dire à Satan en personne, qui, seul, s'était trouvé capable d'achever un si prodigieux travail. Les peintures actuelles sont l'ouvrage plus ou moins réussi de l'architecte Viollet-le-Duc.

Le linteau du portail central va bientôt disparaître derrière les sacs de terre.

Il représente la Résurrection et il est traité dans un style archaïque.

Mais il date de 1850 et il est signé en toutes lettres par un nommé Goussier, dont la célébrité n'a jamais été resplendissante. Le tympan primitif, qui était du treizième siècle, avait été abattu sous Louis XV par l'architecte Soufflot. Cet acte de vandalisme, avait été ordonné pour que la porte, agrandie, donnât passage à un dais somptueux, orné d'immenses panaches.

Descendront-ils de la première galerie de la basilique les statues d'Adam et d'Eve,

dont l'aspect gothique trompera peut-être nos fonctionnaires ?

Elles datent de 1902 et ont été placées là par l'architecte Selmersheim.

Nos anciens édifices rappellent un peu le couteau de Jeannol.

Préfet du front

M. Aubert, préfet de Bar-le-Duc, vient d'être nommé conseiller d'Etat.

C'est une récompense qui lui était bien due.

Depuis le début de la guerre ce bon fonctionnaire a tenu superbement dans la Meuse, et son attitude n'a pas été sans influencer la population qu'il administrait.

Bar-le-Duc n'est pas précisément à l'heure actuelle une aimable villégiature. Le chef-lieu de la Meuse reçoit très fréquemment de petites visites comme celle dont Paris fut honoré l'autre nuit.

A Bar-le-Duc, on ne prend même pas la peine de remplacer les vitres brisées par les explosions. On y substitue du papier huilé. C'est tout dire.

Tout dernièrement, nous visitâmes Verdun en compagnie de M. Aubert.

Il allait porter ses encouragements aux sapeurs-pompiers qui occupent l'Hôtel de Ville.

Le capitaine de ces braves gens était enthousiasmé. Il se chauffait au coin de son feu. Il y faisait sécher des dragées qu'il avait trouvées dans une confiserie détruite. A vrai dire, ces bonbons ne devaient pas être de la première fraîcheur. Le chef des pompiers nous apprit très tranquillement que, la veille, un obus de 380 avait éclaté à vingt mètres de là et que le colporteur sautant par-dessus l'Hôtel de Ville, avait fracassé le banc où lui-même avait l'habitude de fumer sa pipe.

M. Aubert lui dit qu'il était un héros.

— Un héros ! riposta le digne homme. On ne peut donner ce titre qu'à ceux qui sont morts.

Il ne savait très certainement pas en prononçant cette belle parole qu'en grec le mot héros signifie précisément guerrier mort.

Grammaire de mardi-gras

Peu de masques sur les boulevards. Seulement quelques rares enfants déguisés. Leur travestissement même rappelait la guerre : car ils étaient tous vêtus en soldats.

Quelqu'un dit devant nous :

— A l'époque que nous traversons, les masques... ça détonne !

Une jeune dame qui se trouvait là s'écria étourdiment :

— Quoi ? des masques détonants ?... Quelle est cette nouvelle invention barbare ?

— Vous ne me comprenez pas, reprit l'autre. Je veux dire que la gaieté détonne actuellement ; elle n'est pas dans le ton des circonstances. Détonner, dans ce cas, s'écrit avec deux n ; tandis qu'il s'écrit avec une seule quand il signifie : faire explosion.

Alors la jeune dame :

— Cette fois, j'ai parfaitement saisi. Mais veuillez m'expliquer pourquoi le verbe détoner, qui a la même origine que tonner, s'orthographe avec une seule n ; tandis que détonner, dont l'étymologie est la même que celle de tonalité, par exemple, en prend deux.

— Je ne m'en charge pas, répondit son interlocuteur.

Un homme embarrassé

M. Diagne, député du Sénégal, a le teint très noir, les dents très blanches, et beaucoup d'esprit. Mais il lui arrive quelque chose d'assez inattendu.

Le ministre l'ayant chargé de la mission d'aller veiller avec sa compétence spéciale aux opérations du recrutement sur le continent noir, voilà que les socialistes unifiés l'accusent de participer au ministère et se demandent gravement s'ils peuvent autoriser cette participation.

Ils se sont réunis une fois déjà pour examiner la chose ; ils se réuniront encore une autre fois, et peut-être n'arriveront-ils pas à une solution. Il est vrai que M. Diagne n'est pas seul dans son cas ; M. Compe-Morel, commissaire pour l'Agriculture, et Bouysson, commissaire pour la Marine marchande, sont sous le coup du même examen.

Seulement, la situation de M. Diagne est particulière.

En effet, jusqu'à il y a un mois environ, M. Diagne n'était pas socialiste, ou du moins, s'il l'était de cœur, il ne l'était pas officiellement, n'étant pas inscrit au groupe socialiste de la Chambre.

Bien mieux, il avait tenu à vivre dans la haute indépendance des députés non inscrits aux groupes.

Un beau jour, cet isolement lui pesa ; il adhéra au groupe socialiste unifié ; celui-ci, pour célébrer sa bienvenue, lui fit présider la première séance qu'il tint après son adhésion. Mais, moins de deux semaines plus tard, M. Diagne ayant accepté la mission offerte par le gouvernement, voilà que le groupe se demande s'il n'y aurait pas lieu d'expulser celui qu'il portait au fauteuil il y a quinze jours.

Si M. Diagne était resté indépendant, il ne serait pas exposé à être censuré par son groupe pour être devenu commissaire gouvernemental ; mais s'il était resté indépendant, le gouvernement aurait-il songé à l'employer comme commissaire ?

That is the question.

Titres de journaux

Plusieurs journaux se sont fondés, se fondent ou vont se fonder ces jours-ci.

Il en est au moins une demi-douzaine qui prennent la volée au cours de ce mois.

Souhaitons la bienvenue à ces nouveaux confrères.

La grande affaire, lorsqu'il s'agit de lancer un journal, c'est d'en choisir le titre.

L'un de ceux qui vont paraître a été baptisé, on le sait, par un célèbre auteur dramatique. Il a semblé opportun de faire appel à l'imagination de cet écrivain pour trouver le mot qui doit attirer la foule des lecteurs.

Les fondateurs de gazettes ont actuellement une tendance à emprunter leurs titres à des vertus sociales, comme l'*Equité*, l'*Impartialité*, etc. ; nous donnons volontairement des exemples qui ne répondent actuellement à aucun journal réel, pour qu'on ne nous reproche pas de citer certains confrères et d'oublier les autres.

Les noms des mois du calendrier républicain sont aussi un bon filon à exploiter.

Les gros ennui pour les directeurs, c'est que presque tous les titres possibles sont déjà en circulation, ou bien qu'ils sont la propriété de publicistes qui les ont retenus et déposés dans l'intention de s'en servir un jour.

A vrai dire, le titre n'a pas tant d'importance que le croient les professionnels.

Quand il est bon, il peut contribuer au succès, si le journal est bon, c'est-à-dire s'il plaît.

Mais si le journal n'est pas bon, le meilleur titre ne le fera pas prendre.

Que le journal soit bien rédigé, il deviendra la coqueluche du public, même si le titre est mauvais. Disons mieux : la vogue de la gazette rendra excellent le titre le plus banal.

Secteur américain

Il n'y a plus aucun inconvénient à parler du secteur qui occupent les troupes américaines en France. Une dépêche officielle de New-York a précisé qu'il était situé en face de Saint-Mihiel.

Les Allemands tiennent solidement la hermine que leurs positions poussent à cet endroit dans les nôtres.

Pour la défendre, ils se sont avisés d'un moyen pratique et infâme.

Ils interdisent aux habitants français d'évacuer Saint-Mihiel. Ils veulent même à ce que le nombre des civils ne varie pas. Ceux qui meurent de maladie sont remplacés par d'autres qu'on amène de la région avoisinante.

Ainsi, nos ennemis comptent que nous ne bombarderons pas une bourgade où ils forcent nos compatriotes à rester. C'est toujours l'affreux système de se servir des civils comme de boucliers.

Les Américains, au surplus, n'ont pas actuellement pour mission de reprendre Saint-Mihiel, mais simplement de garder la partie du front qui leur est confiée. On peut être sûr qu'ils s'acquittent bravement de cette tâche.

LE PONT DES ARTS

Notre éminent collaborateur M. Abel Hermant vient d'être chargé par le *Figaro* de la rubrique hebdomadaire de la *Vie littéraire*, vacante depuis la mort de Francis Chevassu.

Nos lecteurs seront certes heureux de retrouver, réunies en un volume, les charmantes et judicieuses chroniques que notre collaborateur M. Marcel Boulenger, chaque semaine, leur donnait sous ce titre : « En l'air ».

En l'air, c'est-à-dire, en l'air de la critique, les jolies lettres qu'il adressait ici même à sa cousine Charlotte : *Charlotte en guerre*. C'est pimpant et cavalier, c'est un bijou de pur métal français.

LE VEILLEUR.

LES CONTES D'EXCELSIOR

UNE MYSTÉRIEUSE AFFAIRE

PAR

JACQUES CONSTANT

— Ils me font rire, vos policiers de roman, avec leurs recherches puériles dans la chambre du crime, avec leurs inductions fantastiques qui s'enchaînent comme des théorèmes. Croyez-moi, le meilleur auxiliaire de la police, c'est encore le hasard.

— Ah ! oui, j'aurais voulu voir le célèbre Sherlock Holmes ou le fameux Rouletabille chargés de mener l'enquête sur la disparition du lieutenant Valuti. Ils auraient gaffé — tout comme moi !

— Voici aussi succinctement que possible la donnée du problème. Napoléon Valuti, de Santa-Maria, près de Sartène, était lieutenant de chasseurs alpins dans un secteur d'Alsace. Un garçon doux, honnête, sérieux, qui, avant la guerre, représentait une maison de soieries de Lyon. Blessé assez grièvement, il est soigné à l'hôpital auxiliaire de Saint-Cloud par Mlle Malart-Gadant, une infirmière volontaire dont les parents adoptifs — car elle est orpheline comme Valuti est orphelin — sont de gros négociants de la rue Réaumur.

— Très jolie : une brune au teint clair, avec des yeux de flamme et de velours. Ajoutez à ses charmes personnels une dot respectable et, au bas mot, deux millions d'espérances.

— Fatalement. Ils s'aiment, ils se le disent ; les parents de la jeune fille accueillent à bras ouverts ce beau garçon, et, quand il repart pour le front, il est fiancé à Dominique Malart-Gadant.

— Trois mois plus tard, il vient en permission. M. et Mme Gadant sont dans la joie, leur fille adoptive plane dans le septième ciel, et l'officier écrit à un capitaine de ses amis qu'il nage en plein bonheur.

— Dominique a reçu les cadeaux d'usage, le trousseau est livré, et la cérémonie est fixée — si mes souvenirs sont précis — pour le 14 avril, à la mairie du deuxième arrondissement.

— Or, le 13 avril, à deux heures du soir, Napoléon Valuti fait une dernière apparition au domicile de sa fiancée et, depuis ce moment, personne ne le revit.

— Le lendemain soir, M. Gadant, affolé de l'absence de celui qu'il considérait comme son gendre, fait ouvrir en présence du commissaire de police, le petit appartement que le lieutenant avait conservé rue de Lévis. Pas de cadavre, nul désordre, rien qui justifie un départ.

— La concierge a vu sortir son locataire en civil. Celui-ci n'avait reçu ni lettres, ni visites, et paraissait très gai.

— Non, il ne repartait pas davantage à son corps à l'expiration de la permission, et la désertion de cet officier titulaire de deux citations et d'une proposition pour la Légion d'honneur semble invraisemblable à tous ceux qui l'ont connu. C'est à ce moment que je suis désigné pour suivre cette mystérieuse affaire.

— Cette double hypothèse d'un crime ou d'un accident devait évidemment me venir à l'esprit, puisque tout semblait écarter l'idée d'un suicide. Mais je me rappelai qu'un cas analogue s'était présenté à Londres quelque temps avant la guerre. Dans l'espèce, une maîtresse avait surgi à la dernière heure et enlevé le fiancé.

— J'ai donc fouillé minutieusement le passé de Valuti. Parti de Santa-Maria après la mort de son père, il avait passé quelques années à Lyon avant de s'installer à Paris. Aucun événement intéressant jusqu'en 1911. A ce moment, il avait eu un caprice de quelques mois pour une petite modiste de Montmartre, mais cette fille était morte de tuberculose à l'hôpital Laennec au commencement de 1913. Depuis, conduite irréprochable.

— J'ai d'ailleurs poursuivi une enquête non moins serrée sur la moralité de Mlle Malart-Gadant. Là non plus, aucun indice.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

RECOMMANDATION

par Lucien Métivet



— Références de premier ordre : pas le sou, aucune espèce de relations, n'a jamais donné de diners.

Ayuntamiento de Madrid

PILULES PINK
donnent du sang
avec chaque pilule.

LES LIVRES

Naturellement, portrait du disparu dans les grands journaux, offre de récompense à qui nous fournirait un renseignement ; bref, rien ne fut négligé de ce qui se fait en pareil cas. J'allais classer l'affaire, quand on repêcha à Suresnes le cadavre d'un inconnu dont le signalement répondait — vaguement — à celui de Valuti.

Les vêtements sortaient d'une maison de confection où ce dernier se fournissait quelquefois, et le mouchoir était marqué : N. Pas de papiers. L'homme avait dû être dévalisé par des rôdeurs et basculé dans la Seine. Après un mois de trempette, les traits étaient plutôt flous, mais la jambe droite présentait une cicatrice profonde encore très apparente. Et justement le lieutenant avait été blessé à cette jambe-là.

M. Cadant reconnut son gendre, et, après rapports contradictoires des médecins légistes — je ne les ai jamais vus d'accord — le corps fut identifié pour celui de Valuti et inhumé aux frais de M. Cadant et dans son caveau de famille. Dominique porta le deuil, et, en l'absence de tout indice sur les assassins, l'affaire fut provisoirement classée.

Quelques mois plus tard, je me transportai en Corse pour une enquête d'espionnage.

En attendant une réponse de la police italienne, je dus séjourner plusieurs jours à Sartène. J'en profitai pour visiter les villages environnants, entre autres, Santa-Maria.

Comme je parcourais le petit cimetière adossé à l'église et que j'étais mélancoliquement entre les tombeaux ombragés de myrtes et de cyprès, je fus frappé par le nom de Valuti. C'était là, en effet, que reposait toute la famille du lieutenant : Emmanuele, son père, mort en 1904 ; Orso, en 1895 ; Beppo, en 1890. Espérant un pourboire, le vieux fossoyeur, qui était aussi sacristain, vint bavarder avec moi. Il m'apprit qu'Orso et Beppo, les frères d'Emmanuele, avaient été tués par Léonardo Cavaccio, car les deux familles étaient en vendetta depuis près d'un siècle. Cela me fit dresser l'oreille.

Parfaitement : le lieutenant avait pu être victime d'une vendetta. Eh bien, non ! je faisais fausse route, pour l'excellente raison que Léonardo Cavaccio s'était éteint dans le maquis après avoir perdu sa fille et son gendre, broyés en France dans un accident de chemin de fer. Le fossoyeur ne croyait pas que ceux-ci eussent laissé de postérité. Du reste, les Cavaccio étaient d'autant plus innocents du meurtre de Napoléon Valuti, que ce dernier n'était pas mort !

Le métier de détective est un de ceux où l'on ne doit s'étonner de rien. Pourtant, j'eus un haut-le-cœur quand mon interlocuteur m'affirma avoir vu Napoléon lui-même agenouillé sur la tombe de son père. — Mais, objectai-je, il a quitté le pays tout jeune : comment l'avez-vous reconnu ? — Parce que c'est tout le portrait d'Emmanuele. D'ailleurs, il m'a donné un billet de dix francs en me priant d'allumer un cierge pour l'âme de son père et un autre à son intention. Et il pleurait, ajouta le vieillard, il pleurait à fendre le cœur.

Comment était-il vêtu ? — En soldat. — En officier, voulez-vous dire ? — Du tout, en simple bibi, mais je ne pourrais pas dire le régiment. Il était en kaki. — Pourriez-vous me préciser le jour ? — Oui, c'était le dimanche d'août qui a suivi l'Assommoir.

Or, il y avait, à cette époque, trois mois que le noyé de Suresnes avait été identifié !

Dès mon retour à Paris, je mis M. Cadant au courant de cette nouvelle phase de mon enquête, et, dès que j'eus prononcé le nom de Cavaccio, il s'écria : « Mais Elisa Cavaccio, qui est morte d'un accident de chemin de fer, était précisément la mère de Dominique ! »

Je poussai une exclamation de joie. Cette fois, j'y voyais clair : le lieutenant Valuti avait disparu volontairement pour ne pas épouser la descendante des meurtriers de ses parents.

Dès lors, la reconstitution des circonstances de l'aventure devenait un jeu. De la bouche même de M. Cadant, j'appris que, pour éviter à son futur gendre une corvée, il s'était chargé de toutes les formalités, l'imaginaire — et je reconnus plus tard l'exactitude de cette induction — que le lieutenant, qui ignorait tout de la redoutable parenté de Dominique, en avait été instruit soudainement à la mairie du deuxième. Epouvanté de cette révélation et ne sachant comment rompre le mariage, il avait pris le parti de disparaître.

Si, je suis parvenu à le retrouver, et en partant de cette seule donnée qu'il était soldat et vêtu en kaki. Je craignis un moment qu'il ne fût engagé dans un régiment italien.

Parce qu'il parlait très bien l'italien et pas du tout l'anglais. En envoyant sa photographie à l'état-major, je sus qu'il faisait partie du 1^{er} régiment étranger, où il s'était donné pour Albarelli (c'est le patronyme de sa grand-mère).

J'allai le voir au front, et ma visite l'étonna, comme vous pouvez le penser. Il avoua les faits sans difficulté et pleura beaucoup, car il aimait toujours Dominique. Seulement, il était engagé par un serment solennel. Il avait promis à son père, mourant, de ne jamais pardonner aux Cavaccio. En digne Corse qu'il était, il serait mort plutôt que de se parjurer.

Vous touchez là une blessure d'âme-mour-propre encore saignante. Malgré tous mes efforts, je ne suis jamais parvenu à identifier le cadavre repêché au pont de Suresnes.

Jacques CONSTANT.

LES CONTEMPORAINS, ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES. HUITIÈME SÉRIE, par Jules Lemaitre, de l'Académie française. Préface de Myriam Harry.

« Je ne crois pas aller contre la volonté de Jules Lemaitre, insinue timidement Myriam Harry à la fin de sa préface attendrie, en autorisant la publication de cette huitième série de Contemporains. »

Qui peut dire ? Les morts sont accommodants... Avant tout, Lemaitre était un esprit clair, décisif... D'avoir longtemps corrigé la copie scolaire, l'ex-professeur avait conservé le goût des ratures et des suppressions. Ces rudes corrections qu'il infligeait, d'une main experte et sévère, à Jean-Jacques et à René, probable qu'il ne se les épargnait pas à lui-même. La conscience littéraire, je le sais bien, est assez semblable au chien de la maison, qui aboie



M^{me} MYRIAM HARRY

contre les étrangers et se montre toujours souple et flatter envers le maître du logis... Le certain c'est qu'il a dédaigné jusqu'à sa mort ces pages à demi inédites. Les uns ont quarante ans... Les autres trente-sept... Les autres trente... Elles concernent Flaubert, Alphonse Daudet, Emile Deschanel, le père, Gaston Boissier, Ernest Bersot... Les uns ont quarante ans, les autres trente-sept, les autres trente. Ils sont tous à fait historiques.

Sans doute, les jugements que rend sur eux Lemaitre sont curieux et sagaces. Mais, enfin, ils manquent d'actualité. Ils mentent naïvement au titre sous lequel on les a reliés. Tout comme l'illustre critique, les illustres critiques gisent maintenant sous la dalle. La plus éloquentte voix d'ouïr-tombe ne peut guère agiter cette glorieuse poussière. A quoi bon discuter leurs ouvrages ! Leur journée est faite... Corrigez-les les morts ! A peine peut-on amender les vivants.

Cette pieuse exhumation de reliques a toute la mélancolie d'une exposition rétrospective. Et, peut-être, la vitrine la plus surannée de ce Musée Grévin littéraire est-ce celle où se fanent, comme des colifichets démodés, quelques-uns de ces « Billets à la Cousine » qui firent sensation quand ils parurent dans le Temps, en 89. Quatre-vingt-neuf ! L'année de l'Exposition ! La Tour Eiffel ! La Rue des Nations ! La Grande Foire internationale ! Le Panorama des Hommes du siècle !... Que cela est loin de nous, antédiluvien ! C'était le temps du panorama... Nous sommes à celui du cinéma... Et l'on ne le Progrès ! Cousine ! Cousine, pour qui le bon normalien enrubannait sa férule, et faisait des grâces, cousine, où êtes-vous ?

Deux morceaux toutefois justifient amplement le volume : cette préface filiale où Myriam Harry raconte avec une adorable candeur comment elle connut son maître Jules Lemaitre ; et les pages où Jules Lemaitre raconte, à son tour, comment il connut Myriam Harry. C'est comme un duo où se mêlent harmonieusement deux voix : l'une, grave et chevrotante ; l'autre, juvénile et altière. — Il y a environ deux cents ans, écrit Lemaitre, une petite Cirassienne, achetée par l'ambassadeur de France à Constantinople, vint à Paris, y plut, aimait et fut aimée... et devint si parfaitement Française qu'elle écrivit quelques-unes des plus jolies lettres du dix-huitième siècle... »

LES DEUX AMANTS, roman, par Lucie Delarue-Mardrus

Peignant, à la brume, dans les bois de Villacoublay, le jeune Frédéric Dangenois l'échappe belle. Il s'en faut peu qu'il ne soit réduit en chair à pâté par la furiabonde auto du richissime marchand de tableaux Pascave. Notre rapin en est quitte pour sa boîte de couleurs et son cheval fraccassé. A quelque chose malheur est bon... En

jeune virtuose, on s'arrachera les billets d'entrée. Ainsi le veut le snobisme contemporain !

Aux concerts Colonne-Lamoureux, M. Pierné, avant une reprise fulgurante du Pétouchka, de M. Stravinsky, nous révéla, en 1^{re} audition, les Femmes grecques de M. Alexandre Georges. Cette composition, consciencieusement écrite et bien en rapport avec les joies vers de M. André Alexandre, produisit la meilleure impression. Précédemment la Symphonie de Franck avait valu un gros succès à M. Pierné, de même que les Variations symphoniques, que mit supérieurement en lumière le talent de pianiste de Mme Chaillay-Richez.

Fernand LE BORNE.

THEATRE FEMINA T. W. 29-78 REGINA BADET LA GRANDE REVUE «CHUT !» VOUS SEREZ CONVAINCU A BA-TA-CLAN Quand vous aurez vu La grande REVUE «C'EST ÇA !» Que son immense succès Est bien justifié par SON LUXE SES SKETCHES. SA MISE EN SCENE Demain matinée

La Journée Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, Monna Vanna. Comédie-Française, 7 h. 45, D'un jour à l'autre, le Joueur d'illusion. Opéra-Comique, 7 h. 30, la Traviata, Au beau Jardin de France. Odéon, rel. ; demain, 4 h. 45, la Critique de l'Ecole des Femmes ; 7 h. 45, Pelléas et Mélisande. Gaîté-Lyrique, 8 h., la Fille de Pénélope. Vaudeville, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry). Porte-St-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 8 h. 10, les Butors et la Finette. Trianon-Lyrique, 8 h., Rose et Colas, l'Épreuve villageoise.

MALACEINE POUDRE DE RIZ

Plaire, aimer, être aimée... est-il plus beau destin pour une femme ? Et la petite fille de Jérusalem qui fut l'amie de Jules Lemaitre peut-elle envier la jeune Aissi qui fut celle de Voltaire ?

LES LETTRES PERSANES, par Montesquieu. Notice et annotations par Ch. Gaudier, agrégé de l'Université.

Format à la fois coquet et manuel, caractères classiques, illustrations sobres et documentaires... Par la munificence de sa typographie, cette réédition est tout à fait digne de l'ironique chef-d'œuvre qu'elle rajoute.

La notice et les annotations de M. Gaudier n'ont point, hélas ! cette sérénité. Elles sont un peu crispées par l'esprit de parti.

Ainsi, entre autres verrues, notre commentateur universitaire déclare, sans ambages, que « les Lettres Persanes » sont surtout un pamphlet anticlérical ». Eh quoi ! l'illustre Montesquieu mit le même néologisme anachronique que le rouleur de pilules Homais !

Anticlérical... Libertin suffrait ! Et, sans doute, les Lettres Persanes, écrites en 1721, ne pouvaient pas ne point se ressentir du libertinage d'esprit introduit sous la Régence. On y trouve maintes plaisanteries, saillies, habiletés, gasconnades contre les prêtres... Il n'est pas malaisé d'en trouver autant, sinon davantage, contre les corps établis, les gens constitués en hiérarchie et dignité... Cédant à la mode du moment, le jeune auteur, effréné de popularité, décria le règne de Louis XIV, éternelle splendeur de la France !

Ces piquantes, faciles et juvéniles saillies contre tout, les prendrez-vous au sérieux ? En ferez-vous aussi des blasphèmes contre l'ordre établi, la monarchie ? Direz-vous que Montesquieu était un jacobin, un anarchiste ?

Eh ! laissez donc ce jeune homme bien né à ses spirituels sarcasmes, qui dissimulent mal son dépit amoureux de la France. Il est à l'âge charmant, titubant, hasardeux, où l'on tranche sans discuter, où l'on courtise la contradiction... C'est le printemps de l'esprit, avec ses bourrasques, ses caprices, ses giboulées, ses embellies... C'est l'ivresse de la sève intellectuelle.

La familiarité épistolaire est un bon alibi ironique. Sous le turban d'Uzbek et de Rica, Montesquieu risque souvent, pour s'égarer et égarer son lecteur, ce qu'il n'aurait certainement pas risqué en son propre nom. Il nous en avertit ingénument lui-même. Il fait dire quelque part à son philosophe persan « qu'il a pris le goût du pays où il est (la France), où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires ». Nous voilà avertis.

Et puis, enfin, comme Montaigne, Montesquieu est Gascon :

Tout est humeur gasconne en un esprit gascon !

Attendez un peu ! Et l'impertinent qui donne des nasardes à l'illustre fille du grand Cardinal sera lui-même de l'Académie... Et dans son maître-livre, dans cet Esprit des Lois, dont les Lettres Persanes sont comme le prétexte badin, il fera, et en termes très expressifs, l'éloge de cette même religion qu'il avait légèrement maltraitée dans sa jeunesse. Il écrira « qu'il est vraiment admirable que cette religion, qui semble ne promettre le bonheur que dans l'autre monde, soit encore la plus propre à faire le nôtre ici-bas ». Et il résumera le dessein de son ouvrage monumental dans ce passage si lumineux de sa Préface : « Je me croirais bien récompensé de mon travail si, après m'avoir lu, chacun trouvait dans mon livre de nouvelles raisons d'aimer le pays où il est né, et le gouvernement sous lequel il vit. »

Beau programme et bien traditionnel !

LES DEUX AMANTS, roman, par Lucie Delarue-Mardrus

Peignant, à la brume, dans les bois de Villacoublay, le jeune Frédéric Dangenois l'échappe belle. Il s'en faut peu qu'il ne soit réduit en chair à pâté par la furiabonde auto du richissime marchand de tableaux Pascave. Notre rapin en est quitte pour sa boîte de couleurs et son cheval fraccassé. A quelque chose malheur est bon... En

jeune virtuose, on s'arrachera les billets d'entrée. Ainsi le veut le snobisme contemporain !

Aux concerts Colonne-Lamoureux, M. Pierné, avant une reprise fulgurante du Pétouchka, de M. Stravinsky, nous révéla, en 1^{re} audition, les Femmes grecques de M. Alexandre Georges. Cette composition, consciencieusement écrite et bien en rapport avec les joies vers de M. André Alexandre, produisit la meilleure impression. Précédemment la Symphonie de Franck avait valu un gros succès à M. Pierné, de même que les Variations symphoniques, que mit supérieurement en lumière le talent de pianiste de Mme Chaillay-Richez.

Fernand LE BORNE.

THEATRE FEMINA T. W. 29-78 REGINA BADET LA GRANDE REVUE «CHUT !» VOUS SEREZ CONVAINCU A BA-TA-CLAN Quand vous aurez vu La grande REVUE «C'EST ÇA !» Que son immense succès Est bien justifié par SON LUXE SES SKETCHES. SA MISE EN SCENE Demain matinée

La Journée Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, Monna Vanna. Comédie-Française, 7 h. 45, D'un jour à l'autre, le Joueur d'illusion. Opéra-Comique, 7 h. 30, la Traviata, Au beau Jardin de France. Odéon, rel. ; demain, 4 h. 45, la Critique de l'Ecole des Femmes ; 7 h. 45, Pelléas et Mélisande. Gaîté-Lyrique, 8 h., la Fille de Pénélope. Vaudeville, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry). Porte-St-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 8 h. 10, les Butors et la Finette. Trianon-Lyrique, 8 h., Rose et Colas, l'Épreuve villageoise.

THEATRE FEMINA T. W. 29-78 REGINA BADET LA GRANDE REVUE «CHUT !» VOUS SEREZ CONVAINCU A BA-TA-CLAN Quand vous aurez vu La grande REVUE «C'EST ÇA !» Que son immense succès Est bien justifié par SON LUXE SES SKETCHES. SA MISE EN SCENE Demain matinée

La Journée Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, Monna Vanna. Comédie-Française, 7 h. 45, D'un jour à l'autre, le Joueur d'illusion. Opéra-Comique, 7 h. 30, la Traviata, Au beau Jardin de France. Odéon, rel. ; demain, 4 h. 45, la Critique de l'Ecole des Femmes ; 7 h. 45, Pelléas et Mélisande. Gaîté-Lyrique, 8 h., la Fille de Pénélope. Vaudeville, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry). Porte-St-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 8 h. 10, les Butors et la Finette. Trianon-Lyrique, 8 h., Rose et Colas, l'Épreuve villageoise.

THEATRE FEMINA T. W. 29-78 REGINA BADET LA GRANDE REVUE «CHUT !» VOUS SEREZ CONVAINCU A BA-TA-CLAN Quand vous aurez vu La grande REVUE «C'EST ÇA !» Que son immense succès Est bien justifié par SON LUXE SES SKETCHES. SA MISE EN SCENE Demain matinée

La Journée Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, Monna Vanna. Comédie-Française, 7 h. 45, D'un jour à l'autre, le Joueur d'illusion. Opéra-Comique, 7 h. 30, la Traviata, Au beau Jardin de France. Odéon, rel. ; demain, 4 h. 45, la Critique de l'Ecole des Femmes ; 7 h. 45, Pelléas et Mélisande. Gaîté-Lyrique, 8 h., la Fille de Pénélope. Vaudeville, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry). Porte-St-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 8 h. 10, les Butors et la Finette. Trianon-Lyrique, 8 h., Rose et Colas, l'Épreuve villageoise.

THEATRE FEMINA T. W. 29-78 REGINA BADET LA GRANDE REVUE «CHUT !» VOUS SEREZ CONVAINCU A BA-TA-CLAN Quand vous aurez vu La grande REVUE «C'EST ÇA !» Que son immense succès Est bien justifié par SON LUXE SES SKETCHES. SA MISE EN SCENE Demain matinée

La Journée Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, Monna Vanna. Comédie-Française, 7 h. 45, D'un jour à l'autre, le Joueur d'illusion. Opéra-Comique, 7 h. 30, la Traviata, Au beau Jardin de France. Odéon, rel. ; demain, 4 h. 45, la Critique de l'Ecole des Femmes ; 7 h. 45, Pelléas et Mélisande. Gaîté-Lyrique, 8 h., la Fille de Pénélope. Vaudeville, 8 h. 30, Deburau (Sacha Guitry). Porte-St-Martin, 8 h. 15, Grand-Père. Antoine, 8 h. 10, les Butors et la Finette. Trianon-Lyrique, 8 h., Rose et Colas, l'Épreuve villageoise.

compensation du saccage, le richissime Pascave invite Jean à venir chez lui. Et comme le sauvage résiste, il l'enlève presque de force pour le présenter à Mlle Isabeau, sa fille.

Quoique très riche, Mlle Isabeau Pascave est très belle... Allez, besoin de vous dire que Frédéric s'en coiffe en un tournemain ? Avec un peu de hardiesse, il gagnerait aisément ce jeune cœur qui soupire après un vainqueur... Mais il est Genevois... Il est pauvre, c'est-à-dire timide... Aux avances de la belle personne, notre maladroit répond par des impertinences. Elle le paie de même monnaie. Jamais on ne vit idylle orangeuse... Nos tourtereaux embrasés roucoulent des sarcasmes.

Pour comble d'infortune, ils disent pour confidente une vieille fille acide, sentencieuse, acariâtre, impérieuse, pédagogue,

ennemie des amours et de la jeunesse. A Isabeau, cette diabolique déclare perfidement :

— Ma pauvre petite, Frédéric ne vous aime pas ! Il me l'a dit : il va épouser une telle...

A Frédéric, même couplet vipérin :

— Isabeau n'a aucun sentiment pour vous. Elle est déjà engagée...

Dépitée, la tendre Isabeau se résigne à épouser un Américain quelconque, qui l'emmène dans son pays. Lui, essaye de se consoler par des amours faciles. Toutefois, malgré quelques liaisons tumultueuses et fragiles, il conserve toujours le douloureux souvenir d'Isabeau.

Quinze ans après, le peintre, presque célèbre maintenant, reçoit d'outre-mer un manuscrit... C'est le journal que rédigeait méticuleusement Isabeau, quand il hantait sa maison ; quand il froissait le bonheur, sans le voir, hélas ! Il y revit, heure par heure, la fièvre qui le dévorait lui-même.

Lui, le roman pourrait stoïquement finir. Mais il faut, aujourd'hui, des dénouements optimistes. Voilà pourquoi le mari américain descendra à décevoir gentiment, laissant sa veuve et, par surcroît, un gros garçon de dix ans au peintre devenu célèbre.

Ce thème des amours maladroites et tardives n'est pas extrêmement neuf. Le théâtre et le roman ne l'ont point laissé chômer. Mais c'est qu'il est très humain. Et puis, y a-t-il encore quelque situation inédite dans la littérature passionnée ?

Au surplus, la manière dont Mme Delarue-Mardrus habille cette antique affabulation la rejoints et la vivifie. Le livre vaut surtout par la maîtrise de l'excellente romancière.

A l'encontre de beaucoup de femmes-auteurs, Mme Delarue-Mardrus sait où elle va quand elle prend la plume. Quoique lyrique et frémissante, elle prend le soin, très prosaïque, mais nécessaire, de se fixer un plan. Le prodigieux, c'est qu'elle le suit. Ses livres sont ordonnés, quoique féminins. Elle a, aussi, le grand mérite de s'oublier et de ne pas apparaître plus qu'il ne faut dans l'histoire qu'elle raconte. Cela change un peu de tous nos bas-bleus qui se mirent dans leurs écritures comme alouettes ébahies !

Jean-Jacques BROUSSON.

CHATELAIN, 8 h., la Course au bonheur. Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches. Variétés, 8 h. 25, Ohé ! Cupidon, Dearly, Campton.

Th. Réjane, 8 h. 30, la 13^e Chaise, avec Réjane. Apollo, 8 h. 30, l'Affaire du Central Hotel. Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.

Gymnase, 8 h. 15, Kiki. Athénée, 8 h. 30, la Dame de chambre. Bouffes-Parisiens, relâche ; vendredi, 2 h. 30 et 8 h. 30, générale et première de Mon Teufi.

Renaissance, 8 h. 30, les Dragées d'Hercule. Cluny, 8 h. 30, le Billet de logement. Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, le Train de 8 h. 47. Déjazet, 8 h., les Femmes à la caserne.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham. Femina, 8 h. 30, Chut ! revue. Jane Marnac. Capucines, 8 h. 30, Comme une fleur, revue ; Carte de couchage.

Th. Michel, relâche ; prochainement, générale et première de l'Ecole des Cocottes. Grand-Guignol, 2 h. 30 et 8 h. 30, le Baiser dans la nuit.

Scala, 8 h. 15, la Gare régulatrice. Comédie-Marijny, 8 h. 30, l'Art de tromper les femmes.

Caumartin, 8 h. 45, C'est la Noubia ! Th. des Arts, 8 h. 30, Mon ami Freddy. Th. Moderne, T. l. j., 3 h. mat. Sam., dim., soir. à 8 h. 45, 30^e revue. Paul, 1, 2, 3 fr.

SPECTACLES DIVERS Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue féerique. Olympia (Cent. 44-68), 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros) L'Affaire de l'Américain Bar (sketch).

Casino de Paris, 2 h. 30 et 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Pilcer, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtil, Magnard dans la revue.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, l'Est ça ! revue. Nouveau-Cirque, tous les soirs ; matinée jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Nouvelle Mission de Judo (4^e épisode) et David Garlick. Location Marcelet 16-73.

Electric Palace, 5, Bd des Italiens, l'Attaque de l'Express. Placé de sa femme, com. (4^e épisode de Judo).

MUSIQUE La troisième séance de musique de chambre donnée à l'Université des Annales avec la concours du quatuor Chaillay sera consacrée à MM. Chevillard et Pierné. Les auteurs accompagneront eux-mêmes leurs œuvres : La Sonate

piano et violon de Pierné ; le Quintette de Chevillard, et les pièces pour alto. Mme Jane Bathori chantera des mélodies de Pierné. Ce concert de chambre sera digne des Festivals César Franck et Saint-Saëns et pour lesquels il faut refuser du monde. (Location : 51, rue Saint-Georges.)

COURS ET CONFÉRENCES

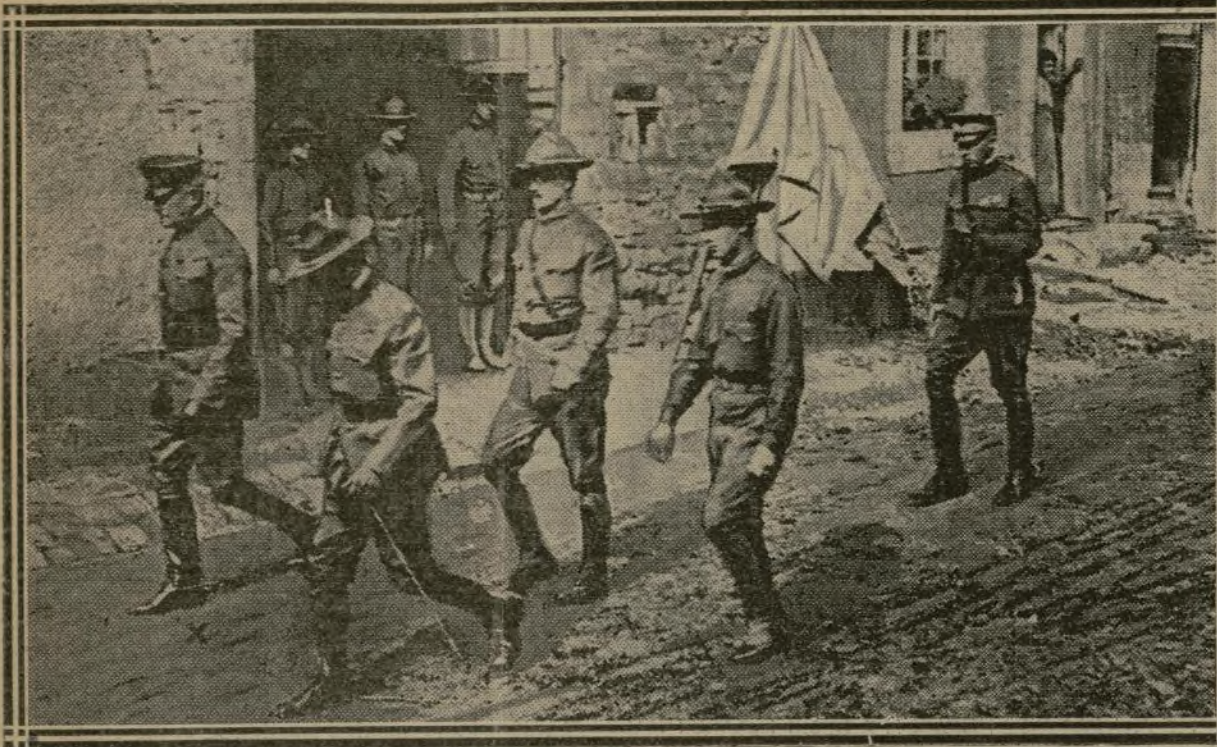
A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. — Aujourd'hui mercredi, 8 h. 15, 13^e, 15^e, 17^e, 19^e, 21^e, 23^e, 25^e, 27^e, 29^e, 31^e, 33^e, 35^e, 37^e, 39^e, 41^e, 43^e, 45^e, 47^e, 49^e, 51^e, 53^e, 55^e, 57^e, 59^e, 61^e, 63^e, 65^e, 67^e, 69^e, 71^e, 73^e, 75^e, 77^e, 79^e, 81^e, 83^e, 85^e, 87^e, 89^e, 91^e, 93^e, 95^e, 97^e, 99^e, 101^e, 103^e, 105^e, 107^e, 109^e, 111^e, 113^e, 115^e, 117^e, 119^e, 121^e, 123^e, 125^e, 127^e, 129^e, 131^e, 133^e, 135^e, 137^e, 139^e, 141^e, 143^e, 145^e, 147^e, 149^e, 151^e, 153^e, 155^e, 157^e, 159^e, 161^e, 163^e, 165^e, 167^e, 169^e, 171^e, 173^e, 175^e, 177^e, 179^e, 181^e, 183^e, 185^e, 187^e, 189^e, 191^e, 193^e, 195^e, 197^e, 199^e, 201^e, 203^e, 205^e, 207^e, 209^e, 211^e, 213^e, 215^e, 217^e, 219^e, 221^e, 223^e, 225^e, 227^e, 229^e, 231^e, 233^e, 235^e, 237^e, 239^e, 241^e, 243^e, 245^e, 247^e, 249^e, 251^e, 253^e, 255^e, 257^e, 259^e, 261^e, 263^e, 265^e, 267^e, 269^e, 271^e, 273^e, 275^e, 277^e, 279^e, 281^e, 283^e, 285^e, 287^e, 289^e, 291^e, 293^e, 295^e, 297^e, 299^e, 301^e, 303^e, 305^e, 307^e, 309^e, 311^e, 313^e, 315^e, 317^e, 319^e, 321^e, 323^e, 325^e, 327^e, 329^e, 331^e, 333^e, 335^e, 337^e, 339^e, 341^e, 343^e, 345^e, 347^e, 349^e, 351^e, 353^e, 355^e, 357^e, 359^e, 361^e, 363^e, 365^e, 367^e, 369^e, 371^e, 373^e, 375^e, 377^e, 379^e, 381^e, 383^e, 385^e, 387^e, 389^e, 391^e, 393^e, 395^e, 397^e, 399^e, 401^e, 403^e, 405^e, 407^e, 409^e, 411^e, 413^e,

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS 100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers

EXCELSIOR

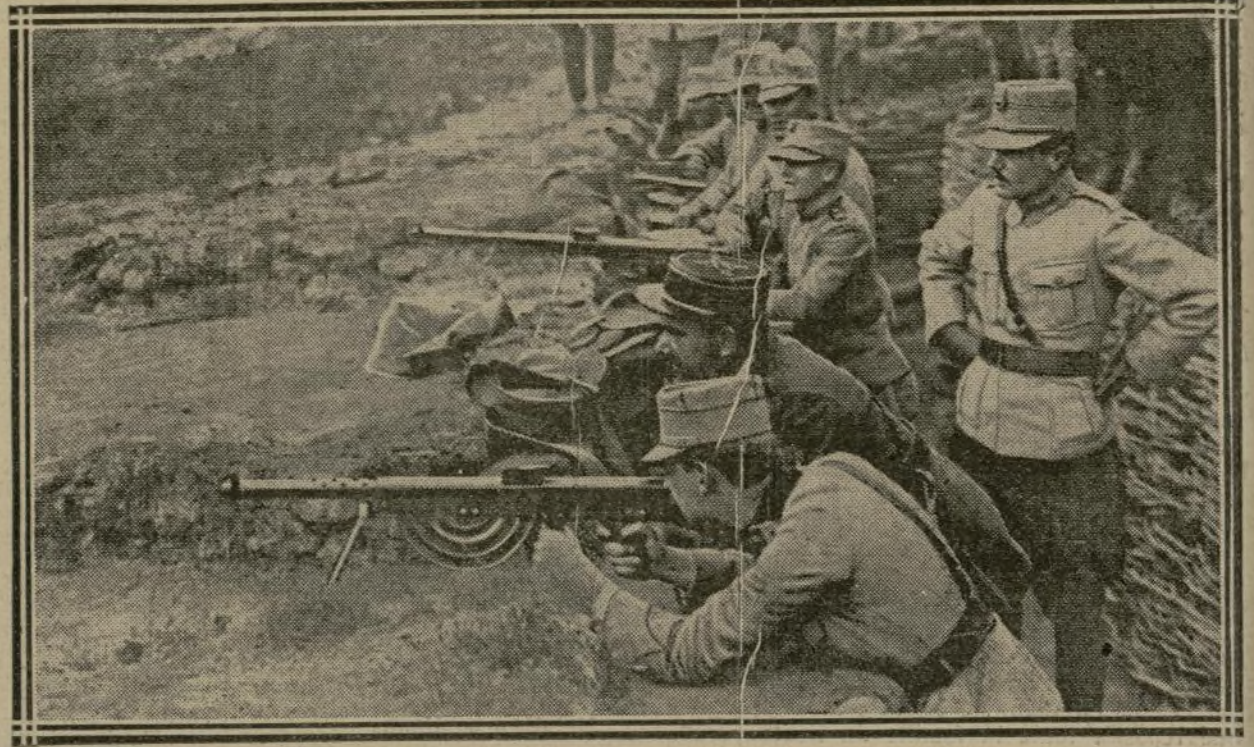
Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS 100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers

LE GÉNÉRAL PERSHING VISITE LE FRONT AMÉRICAIN



Le chef des troupes des États-Unis, qui viennent combattre avec les armées franco-britanniques sur notre front, quitte chaque jour son quartier général, installé dans une petite ville de l'Est, pour inspecter les contingents américains qui sont entrés en ligne.

UNE PHOTOGRAPHIE RÉCENTE DU PRINCE DE ROUMANIE



Le prince CAROL étudie nos mitrailleuses avec un officier français. Que va faire la Roumanie que la défection de la Russie vient d'isoler entièrement ? C'est une angoissante question. L'entraînement militaire continuait encore là-bas, tout dernièrement, ainsi qu'en témoigne cette photographie qui est arrivée hier à Paris.

PETITES ANNONCES

Réception des ordres au guichet et par correspondance
11, boulevard des Italiens (2^e)
Entrée particulière
Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Hugmin-Paris.

La ligne se compose de 36 lettres ou signes

TARIF

Demandes d'emploi — Gens de Maison.	4 fr. la ligne de 36 lettres ou signes
Offres d'emplois — Leçons — Locations — Pensions de Famille — Appartements meublés — Fleurs et Plantes — Chevaux — Voitures et Harnais.	4.50 la ligne de 36 lettres ou signes
Alimentation — Occasions — Fonds de Commerce — Ventes de Propriétés — Cabinets d'Affaires.	2 fr. la ligne de 36 lettres ou signes
Capitales — Hygiène — Cours et Institutions — Chiens — Divers et toutes autres rubriques non spécifiées.	2.50 la ligne de 36 lettres ou signes

DEMANDES D'EMPLOI

Jeune femme, dem. pl. fem. d. ch. ou b. t. f. s. deux maîtres, cert. Soubat, 26, rue Rivay, Levallois.
Jeune dame franc., bien recom. au cour. vente, ch. emploi magasin, bureau ou récept. chez dentiste ou docteur. Ecrire Bossure, 8, rue André-Gill (18^e).
Retraite dem. empl. Baudouin, 59, rue Fondary.
Bonne couturière dem. jour. bourg, neut, transf. 5 fr. nour. midi. Dubois, 210, rue Châtillon, Malakoff.
J. hon. réf. 2 parl. angl. d. empl. commerce, trait. prov. étr. Ed. Mayaud, 2, rue Voies-du-Bois, Colombes.

OFFRES D'EMPLOI

On demande représentants vins de Bordeaux. — Gaudier et C^{ie}, Bordeaux.
Offre, vins et succursales, repr. représentants, dem. Mandat, 72, boulevard, Strasbourg.
Pour petit article brev. d'actual. gr. vente cour. et fabr. assurée, gros bénéf. immédiat. à réaliser on dem. associés. — COSTES, 24, rue Leduit (18^e).
On dem. dame ou ménage comme assoc. p. commerce de luxe nouveau d'act. agr. et de t. gros rapport. COSTES, 24, rue Leduit (tel. Marcadet 19-97).
On dem. au Kinographie élèves opérateurs p. cinémas, 31, rue Saint-Antoine, 2 à 3 h., 1^{er} étage.
Pour créer chez soi affaires par correspondance. Ecrire : Service 3, à E. Gabriel, Evreux (Eure).
Pour les Offres et Demandes de situations et d'emplois, s'adresser au Service de Placement de la Fédération Nationale d'Assistance aux Mutilés, 63, avenue des Champs-Élysées.
On dem. une femme 15 ans pour apprendre coupe chemiserie, 99, de suite, 33, Bd Haussmann, Paris.
Gérance facile avec 2.000 francs bien gar. Voir Balaud, 1, place de la République, ou écrire.
On dem. représentants à la commis. visit. pharm. Ecr. Convois-Jamies, 126, r. de Beauvais, Amiens.
Demande sténodactylo française très capable avec ou sans anglais, 1^{er}, 9 bis, rue de Passy.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS

Avocat spécialiste, 4, square Maubeuge, Paris.

LEÇONS

BRIDGE, leçons particulières et collectives. Prof.esseur Lowell, 16, rue Lord-Byron (8^e), reçoit dimanche, mercredi et vendredi, 3 à 5 heures.
LEÇONS DE DICTION, 15, rue Victor-Massé. — Paul Grivollet, de la Comédie-Française.
LEÇONS DE PIANO. — Mlle S. Faure (élève de Prix de Rome). — Ecrire 5, rue André-Gill, Paris.
Anglais par Française diplômée ayant vécu 3 ans en Angleterre. Leçons domicile, 4 francs. Ecrire : Mlle Guillaud, 294 bis, rue Lafayette (10^e). Prof. retrait. dem. leçons. Baudouin, 59, rue Fondary.

COURS, INSTITUTIONS

SITUATION d'avenir obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'École FISHER, 35, rue de Rivoli, 10, boulevard Poissonnière, 147, r. de Rennes, Paris.
Situation lucrative indépendante pour les 2 sexes par l'École Technique de Représentation, 58 bis, Chaussée d'Antin, Paris, fond. par Industriels. Cours oraux et par correspondance. — Brochure gratis.
École Infirmerie, Massage médical et chirurgical. — 49, rue Saint-André-des-Arts, 1^{er} étage.

POUR DEVENIR PARFAIT PIANISTE

LEÇONS SINAT DE PIANO par correspond. — Bonne son splend. mév. qual. de style, lect. à vue, sûreté de jeu, fait tout comprendre. — OFFRES SINAT D'HARMONIE pour composition, improvisation, indisp. à 11 musiciens. Demandez l'intéressant programme gratuit et franco. — L. R. SINAT, 6, carrefour Odeon, Paris.

AP-ARTIEMENTS MEUBLES

Cherchez vous un appartement meublé ? Louez-en un non meublé et choisissez les meubles à votre goût à la M^{me} Janiaud jeune, 61, rue Rochechouart, qui en fera l'installation complète en location (tout, sauf le linge et l'argenterie).

PENSIONS DE FAMILLE

Dans belle propriété Côte d'Azur, on reçoit toute l'année jeunes gens auxquels il faut soins de

voies et vie de famille. — EDOUARD LECOQ, Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes).

Famille prend quelq. pensionnaires propri. pleine campagne, Anjou. Lelardoux, 4, r. Angles, Angers.

HOTELS

HOTEL CRILLON, Paris, place de la Concorde.
HOTEL MIRABEAU, 8, rue de la Paix (Opéra). Restaurant très recherché.
HOTEL ROBLIN, 6, rue Chauveau-Lagarde (Madeleine). — Ouvert en 1916.

LOCATIONS

On ch. à louer mais. 4 p., cuis., gd jard., 15-20 kl. de Paris, Nord ou St-Lazare. Boyer, bur. 1, Paris.

VENTE et ACHAT DE PROPRIÉTÉS

A NOUVEAU, bord riv. poiss., gd l'ne Paris. fol. proprié. A mais, d'élég. comm., jard. terr. v. gr. 3 hect. 33.000 francs. — MORIS, 24, Bd Henri-Loup, Tours.
A vendre imm. 40 met. s. 13, 3 ét. dépend. expl. meublé, 20.000 m. ter. atten. forc. moir. natur. imp. pouv. achem. se transf. et. hôtel, sanator. ou us. usine st. chim. liv. et est. tr. réputée située à 2 kl. 1/2 de Nice. Prix 1.000.000 francs. Ecrire Fernand, 23, rue du Bac, Paris.

FLEURS et PLANTES

Parfums fleurs. Ed. Lecoq, Juan-les-Pins (Alp.-Mar.).

ALIMENTATION

Lait condensé, saindoux, riz, légumes, Savon, p. les plus bas. Roland, 9, rue du Trésor, Paris.
Postaux 10 kilos, domicile cont. mandat 40 francs comp. 4 kg. Chicorée Cambrésienne, la meilleure de toutes ; 3 kg. Gruau d'avoine en flocons p. potages, etc., revenant 0,63 c. le potage ; 4 kg. Bouillie, économisant 30 % de café ; 100 Bouillies concentrées 1^{re} marque. — Adresser commandes et mandats : USINE CHICORÉE DU « CHEN VERT », 11, impasse du Moulin-Joly, Paris (XIV). — Gros, demi-gros, bon détail.

Huile d'olive

Huile d'olive pure, emb. cais, bois, cois 10 k. brut 41 fr. c. f. Savon à l'huile d'olive, cois 10 k. brut 37 fr. Charles Lévy, fabricant, Soussé (Tunisie).

Huile d'olive surfine garantie pure

postaux 10 kg. brut 41 francs franco gare. — S'adresser Albert Sultan, 2, rue d'Alger, Tunis.

Fruits secs, légumes secs, café, chicorée

Ma Main, franco postaux 5 kilos 40 francs, 10 kilos 45 fr. Contre remboursement 1 franc en plus par colis. — Edouard Mainin, Alger.

Haricots saurs, fèves de haricots saurs, Morue

Dem. cours : 0, Dubois, salaisons, Le Havre.

Riz, légumes secs, café, chicorée

— Brocheton, 67, rue de Rivoli.

SAVON

SAVON 72 % 3 fr. 60 non stérilisé, à 2 fr. 60 HUILE d'olive, 5 fr. 50 le litre, de table à 4 fr. 80 contre mandat. 2 % d'escompte. Echantillon 1 fr. Ecr. J. Freissinier-Dominguez, Salon (B.-du-Rhône).

OCASIONS

L'livrairie sérieuse, quart. passant ; bénéf. 8.000 fr. Prix 7.000. Occas. p. dame. Feyder, 69, r. Rivoli, COMPLET sur mesure, 45 francs. — Bottier, Elbeuf.
A vendre 27 doubles portes capitonnées avec leurs ferrures, en très bon état. — Ecrire M. Segond, 20, rue d'Enghien, Paris.

A vendre 120 feuilles de verre cathédrale

A 0,57 x 0,49, épaisseur 4 mm. Urgent. Ecrire à M. Segond, 20, rue d'Enghien.

On achèterait un piano droit ou à queue

offre à Mme G. Goul, 30, avenue Duquesne, Paris.

Chats déchetés or, le gram. 2,70 ; platine, 17 fr.

A. v. argent 13 c., bijoux, pierres fines, prix fort. Envoyer ou écr. : ROUGELOU, 206, bd Persing, Paris.

ACHETE GLACES et VERRES d'occas.

Ec. M. Chevalier, 123, r. Miroulet, 23, r. Morcon, Paris (17^e).

STEREOSCOPIE

Vente, achat appareils stéréos, négatifs et occasions, tous accessoires, plaques. Achat clichés guerre. Salon exposition : 197, Faubourg-Saint-Martin, Paris. — Mmo Assémet.

A vend. Console L. XVI, pianonier ange-flambeau

élect. bois doré, vitrine à susp., sellette goth. supports, etc. s. ancien, 67, rue Carnot, Levallois.

TE-CHASSE-MEUBLE JANIAD JEUNE vend pour

le compte de ses clients forces de réaliser des richesses mobilières : salies à manger — salons — chambres de tous styles — pianos — tapis en plein — lustres, etc. — 61, rue Rochechouart.

LAINE anglaise, 11 fr. 75 le kg.

Superbe collection cannes durs à vendre. Baron, 1, avenue Félix-Faure, Paris (15^e).

POILU réformé après blessure de guerre

reconnaisant à qui lui céderait à prix raisonnable tout ou partie garde-robe civile, ainsi que mobilier si possible. — G. André, Centre réforme Clignancourt, chambre 52.

Suis acheteur de bouteilles de calibre à bons prix. Ecrire Brunier, 4, rue Pasteur, Asnières.

Magnifique lit cuivre massif, très large (1m. 65) avec sommier, le tout en parfait état. A céder 900 francs, cause départ. Sautaz, 5, square Moncey.

A vendre grande et belle armoire lorraine ancienne, bon état. Visible boulevard de Cléchy, Paris, escalier B, 1^{er} à droite, de 1 h. à 3 h.

Baignoire fonte émaillée, état de neuf, avec soit chauffe-bain, à céder pour cause double emploi. Sautaz, 5, square Moncey.

CHIENS

2 fr. 50 la ligne.
Polières, Fox, Loulou, Pékinois, Yorkshires. — CHENIL NATIONAL, 6, impasse des bureaux, Saint-Maurice (Seine). Téléphone 1.

M^{me} LONGON, 2, pl. Leroy-Beaulieu, à Lisleux, a un élevage exclusif de loulou, quins et minois, tr. important issus champions et ay. obtenu nombre. prix France et étranger. Teintes : marbré, noir, orange, sable et blanc. Grande valeur, nombreux chiots, rare beauté. Prix intéressants.

L'ouluers bairns, griffons belges, dogs, M^{me} Lamy, 44 bis, rue Vauve (en face métro Vincennes).

ETABLISSEMENT D'ÉLEVAGE

MARETTE, ouvert tous les jours, à 7 min. du Métro Vincennes, 181, Bd Henri-Ville, Montreuil (S.), téléphone 235. Centaine chiens policiers ttes races ; chiens guerre et fox ratiers. Chiens luxe nains ; prix avantageux. Expéditions tous pays. Garanties. English spoken.

CHENIL-ÉCOLE KLEBER

DRESSAGE de Bergers français et étrangers. Police, Garde, Défense, Chasse, Contre-brucous, dressage particulier à forfait Pension — 47, rue Kléber, Saint-Ouen.

3 Groenendael 4 mois, 1 malinois 7 mois, 1 Alsace adulte, Prix modéré. Frère, 44, rue Trévise, Paris.

AUTOMOBILES

2 fr. 50 la ligne.
3 Autos de particuliers toutes marques, 15, av. de la Révélite, Neuilly (Seine). Tél. Wagram 00-38.

80 autos luxe et gros camions à vendre ou louer. Achat cpt. 6 rue Raspail, Levallois (tel. 585-25).

A vend. 3 autos, 2 châssis 1914, 10, Bd de Courcelles.

FONDS DE COMMERCE

2 fr. la ligne.
2.500 fr. nets par mois de commerce gros, un seul art., av. 40.000 fr. garantis ; affaire tr. sérieuse simple direction. — Vaudoux, 39, Bd des Capucines.
Disposant de 40 à 50.000 fr., cherche commerce. D'industrie ou association honorable. — Ecrire Lory, letter box, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

DIVERS

2 fr. 50 la ligne.
Je prendrai, enfant caché avec somme, divers can. Ecr. M. Barbe, 6, rue Gambetta, à Toulouse.

BEAUTE, secret de famille, reven. à 3 fr. p. mois. M^{me} LAMARTINE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

Emplois commerces, industries, propriétés, autos. Envoi gratis « Journal d'annonces », Nantes.

Le vrai moyen d'être heureux vous est donné par « LE BONHEUR EXISTE ». Envoi éco 1 fr. 60 à Regnaud, 39, rue Chaligny, Paris.

FORTUNE ! pour mondaine. Innovation devant révolutionner le monde féminin. Entreprise agréable. Gros bénéfices immédiats sans risques. Il faut disposer de capitaux. Association offerte avec toutes garanties. Boite 17, Bureau 17.

Capitaine demande dactylographe qui enverrait tous journaux illustrés parisiens ou vieux livres, serait également reconnaissant à qui lui procurerait de vieux disques de phonographes ayant cessé de plaquer, qu'il ferait prendre à For. station par permissionnaire. Truict, 62, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris (9^e).

BÉGAIEMENT, TIMIDITÉ

2 fr. la ligne.
Ecrire à M. Barbe, 6, rue Gambetta, à Toulouse.

GRAPHOLOGIE

2 fr. 50 la ligne.
CARACTÈRE, aptitudes, etc., par l'écriture : 3 fr. Rien de la chiromancie, 2 heures à 7 heures, tous les jours, dimanches et fêtes, ou écrire. — M^{me} LAMARTINE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

VILLÉGIATURES

La Mer
BEAULIEU - S.-MÉR. L'Hôtel Métropole ouvert. Vaste parc. Bd. Mer.

La Côte d'Azur
CANNES HOTEL SUISSE, face la mer. Position centr. Jardin. Prix mod.

Le GRAND-HOTEL
CAP-FERRAT L'plus grand confort. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo.

Bristol Majestic, Condamine. Face mer. 2 m. Casino

MONTE-CARLO (Beausoleil, 1^{re} fr.) HOTEL SUISSE

Confort moderne. Pension de 10 à 14 francs.

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL Directeur : J. ALETTI, de Vichy.

NICE HOTEL CARABACEL, quai Cimiez. Sur jardin. Plein Midi. Confort moderne.

NICE L'ATLANTIC Le plus récent. Grand confort.

NICE HOTEL NEGRESCO Promenade des Anglais. Ouverture depuis le 1^{er} novembre.

NICE HOTEL O'CONNOR, sur jardin. Plein centre. Arrangements pour familles.

NICE HOTEL WEST-END Promenade des Anglais. Conf. moderne.

NICE-CIMIEZ WINTER-PALACE Des plus modernes. Jardin magnifique. Jos. AGID.

NICE LA CÔTE D'AZUR et les Alpes Françaises publie chaque semaine la Liste officielle des Etrangers. L'Office de la Côte d'Azur renseigne sur villas, pensions, hôtels et sur toute la Riviera. — Renseignements pour Excelsior.

La Montagne

VERNET - LES BAINS (Py.-Orient.) Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEQUE, directeur.

SAVON "Le Pliant"

Pour Prix et Conditions écrire SAVONNERIE PROVENÇALE — MARSEILLE, St-JUST. Nota. — La Maison n'expédie que contre remboursement.

TISANE BONNARD

DELICIEUSE LAXATIVE PURGATIVE 0.50 la Boîte toutes Pharmacies.

LE TRAVAIL

Revue Manuelle des Travaux manuels et d'agrément et les moyens d'en tirer Plaisir. Bien-être et profit. Un N^o spécimen, 44 pages illustrées 12.000 lignes d'idées pratiques et L'ART D'EN tirer parti. QUIGNON, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (14^e).

L'HIVER

Le plus puissant médicament. Goût excellent. Bonne Digestion. — C'est la MORUBILINE en Gouttes concentrées et filtrées. Convalescents, Anémiques, Tousseurs, Bronchitiques, Tuberculeux, etc. 1/2 flacon 3 fr. Flacon 6 fr. franco poste. Notice gratis. PHARMACIE du PRINTEMPS, 3, r. Joubert, Paris et toutes Pharmacies.

La Foire de Lyon

A LIEU du 1^{er} au 15 MARS DE CHAQUE ANNÉE

LYON

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

des 2 Amériques

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilettte :

Ablutions journalières ;

Soins de la bouche ;

Lavage des nourrissons, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

Machines à coudre SINGER

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer

Singer